

Libretto

W. WILKIE COLLINS

PAUVRE
MISS FINCH

Une histoire de famille

roman

Traduction anonyme de l'anglais
revue et complétée par

FRÉDÉRIC KLEIN

Préface de
MICHEL LE BRIS

Libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SUR LES CONSEILS DE
MICHEL LE BRIS

Titre original :
Poor Miss Finch

© Éditions Phébus, Paris, 2005, pour la présente édition.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0883-4

« Il a introduit dans l'espace romanesque les plus mystérieux des mystères : ceux qui se cachent derrière nos propres portes. » Cet éloge du grand Henry James s'adresse à William Wilkie Collins, considéré comme le précurseur du roman policier anglais et, plus largement, comme l'inventeur du thriller.

William Wilkie Collins est né à Londres en 1824. Soumis dès son enfance aux délires d'un père tyrannique (le peintre paysagiste William Collins), il se réfugie très tôt dans l'écriture, ce qui a le don d'irriter son géniteur, lequel met tout en œuvre pour tuer dans l'œuf cette « vocation absurde » : on envoie le rebelle se former à la dure comme apprenti dans une fabrique de thé, puis on l'oblige à faire son droit. Même après sa mort, la figure du père continuera de tourmenter l'écrivain en exigeant par testament, et comme clause nécessaire pour hériter, qu'il lui consacre une « biographie officielle ». Ce devoir accompli en 1848, William Wilkie Collins intègre en 1852 la revue *Household Words* dont s'occupe Charles Dickens avec lequel il partage une passion commune pour le théâtre. Ces premières tentatives littéraires ne connaissent qu'un succès d'estime. Une nuit d'été 1855 pourtant, alors que Wilkie Collins, son frère Charles et le peintre Millais passent devant la grille d'une grande maison de Londres, une jeune femme en blanc, très belle, les supplie de lui venir en aide avant de disparaître. Fasciné, Collins mène l'enquête pour découvrir que cette femme, Caroline Graves, est séquestrée avec son bébé par un mari à demi fou. Il la

délivre et sera son amant jusqu'à sa mort. Ce qui aurait pu rester un fait divers romanesque inspire à Wilkie Collins l'intrigue de son premier chef-d'œuvre, *La Dame en blanc*, publié en feuilleton dans *All the Year Round* de novembre 1859 à octobre 1860. Le public ne s'y trompe pas : le succès est énorme et la foule s'arrache chaque livraison. Les romans qui suivront confirmeront le talent de conteur de William Wilkie Collins qui touche à la consécration avec *Pierre de lune* publié en 1868 et dont il se dit qu'il inspira fortement Charles Dickens pour son roman inachevé *The Mystery of Edwin Drood*. En proie à d'intenses souffrances nerveuses, de plus en plus dépendant de l'opium, Wilkie Collins se retire pourtant peu à peu de la scène publique et termine sa vie en reclus. Il meurt en 1889.

PRÉFACE

L'AMOUR AVEUGLE

« Ses yeux ne sont plus que deux poches de sang... » Son ami Charles Kent revint effrayé de sa visite à Wilkie Collins au cours de l'été 1871, quand ce dernier tentait, malgré des « souffrances infernales », de mettre la dernière main à son nouveau roman, *Poor Miss Finch*, dont la publication en feuilleton devait débiter à l'automne¹. Les attaques de ce qu'il appelait « goutte rhumatismale » s'étaient multipliées tout au long de l'année, qui le laissaient anéanti, quasi aveugle. Quand la crise ne frappait qu'un œil, il s'obstinait à poursuivre malgré ses maux de tête, un bandeau sur l'œil malade, sinon il dictait à la petite Carrie, devenue sa secrétaire, et rien, semblait-il, ne parvenait à atténuer ses douleurs que le laudanum, qu'il consommait à des doses effrayantes² – « de

1. Il parut simultanément aux États-Unis dans le *Harper's Weekly* et en Grande-Bretagne dans le *Cassell's Magazine*, du 2 septembre 1871 au 24 février 1872. Le roman, revu, fut publié en trois volumes par Richard Bentley, à Londres, le 26 janvier 1872. Sa diffusion fut contrariée par la sortie de plusieurs éditions pirates, des deux côtés de l'Atlantique.

2. Beaucoup de choses ont été écrites sur l'addiction de Wilkie Collins à l'opium : s'il est difficile de faire la part de l'exagération dans les multiples témoignages dont nous disposons, sa correspondance montre en tous les cas qu'il n'en usait pas comme source éventuelle d'inspiration, à la manière d'un Coleridge, ou pour fuir les soucis quotidiens, mais comme simple médicament. Cf., à ce propos, William Baker et

quoi tuer une douzaine d'hommes», s'inquiétait son chirurgien, Sir William Ferguson –, abus qu'il payait par des nuits d'hallucinations et de cauchemars. Si soudaines étaient ses attaques qu'il ne se séparait plus d'une flasque d'argent que certains supposaient emplie de whisky, et Hall Caine assurait l'avoir vu en boire un jour un verre plein...

Il aurait aimé se reposer, prendre le temps de vraiment se soigner, mais il avait tant à faire, cette année-là ! *Man and Wife* (*Mari et femme*), son précédent roman, publié en juin 1870, avait été un énorme succès public, même s'il avait scandalisé la bonne société victorienne – et la critique, effarée que l'on pût si sauvagement agresser les valeurs les plus sacrées, et particulièrement le pouvoir mâle, à travers l'institution du mariage. Il en avait entrepris aussitôt l'adaptation pour la scène, en quatre actes, publiée par ses soins, pour prendre de vitesse ceux qui, des deux côtés de l'Atlantique, entendaient profiter de son succès pour imposer leurs propres versions : une adaptation du roman avait déjà été donnée dans le Wisconsin le 8 janvier 1870, au *Green Bay Opera House*, et Augustin Daly en avait proposé une autre version à New York, au *Théâtre de la 5^e Avenue* le 13 septembre 1870, qui avait drainé les foules pendant dix semaines. Les vautours, de toutes parts, s'abattaient sur lui comme sur un gibier sans défense, à mettre en pièces. Plusieurs pays européens avaient accepté le principe d'un copyright international, mais tardaient à en préciser les critères d'application, et il s'épuisait en protestations furieuses pour faire valoir ses droits ; l'été 1870 avait été gâché par une querelle avec l'éditeur hollandais Belinfante qui ne voyait aucune raison de le payer ; les pièces pirates risquaient de se multiplier et l'idée même que

William M. Clarke (éd.), *The Letters of Wilkie Collins*, vol. 2 : 1866-1889, Macmillan Ltd, Londres, 1999 ; et Catherine Peters, *The King of Inventors*, Princeton University Press, 1991, p. 336-338.

des margoulins écrivent sous son nom des œuvres dramatiques inspirées de ses romans le rendait littéralement fou – d’autant plus que le théâtre était devenu chez lui une passion dévorante. Pendant des années Charles Dickens avait exploité sans vergogne ses talents de scénariste en s’en attribuant tous les mérites, et ce n’était sûrement pas au moment où, Dickens décédé, il entendait faire la preuve de son art de dramaturge qu’il allait accepter d’être ainsi spolié ! Dans la foulée de la dramatisation de *Man and Wife* il avait entrepris celle de *No Name (Sans nom)*, et travaillait d’arrache-pied à l’adaptation théâtrale de *The Woman in White (La Dame en blanc)* qui allait être donnée à l’*Olympic* en octobre 1871, avec une distribution prestigieuse. L’affiche avait été confiée à un artiste de renom, son ami Fred Walker, ce serait son triomphe, il le fallait – et il avait repris le roman en son entier, taillé, réécrit, bouleversé l’ordre des scènes, changé le ton général. Comme le manager se révélait peu apte à gérer les caprices des stars engagées, c’est Wilkie lui-même qui suivait les répétitions et tranchait sur tout, de dix heures du matin à cinq heures de l’après-midi, et parfois encore de sept heures du soir aux premières heures du matin, dans les répits que lui laissait la maladie.

La maladie... et *Poor Miss Finch*, commencé durant l’hiver. Sans compter cette longue nouvelle qu’il s’était engagé à donner au *Graphic Illustrated Newspaper* pour son numéro de Noël. Une course frénétique, qui paraissait s’accélérer chaque jour un peu plus...

Les années écoulées avaient été celles de toutes les tempêtes, et sans doute en payait-il les contrecoups nerveux. Le décès de son ami, protecteur et exploiteur Charles Dickens, en juin 1870, avait d’une certaine manière été une délivrance, mais n’effaçait pas les mois douloureux de leur séparation, quand Collins avait dû lutter pied à pied pour se

voir reconnaître officiellement la paternité des textes publiés anonymement par décision du maître dans *Household Words* et *All the Year Round*, ainsi que sa collaboration aux œuvres rédigées en commun – pas plus qu’il n’effaçait les années de profonde amitié entre les deux hommes : Collins s’était construit à travers cette relation étrange, mélange de tendresse et d’exploitation de moins en moins acceptée¹. La chaude amitié de l’écrivain Charles Reade, l’auteur de *The Cloister and the Hearth* («*Le Cloître et le Foyer*»), qui vivait lui aussi une relation peu conventionnelle avec l’actrice Laura Seymour, lui avait été alors un précieux réconfort, mais sa correspondance montre que les mois qui suivirent le décès de Dickens furent empreints d’un grand désarroi. D’autant qu’une de ses femmes venait de le quitter – et c’était tout à coup comme si les assises mêmes de sa vie se dérobaient...

Collins, à l’époque, vivait au vu de tous à Gloucester Place avec Caroline Graves, la quarantaine, et le modèle de la «dame en blanc», jeune veuve de condition modeste qui élevait seule sa fille Carrie quand débuta leur liaison (vers 1858)... et à Bolsover Street avec la jeune ouvrière Martha Rudd, rencontrée vers 1867, et pour lors enceinte de lui. Il se partageait heureusement entre leurs demeures lorsque Caroline, rompant tout à coup le pacte par vain souci de respectabilité (ou peut-être simplement, ce que Collins ne paraissait pas avoir envisagé, par jalousie²?), avait décidé de convoler avec un jeune homme de vingt-sept ans, Joseph Charles Clow, fils de distillateur ! Collins, bonne pâte, avait accepté d’être témoin de leur mariage, mais n’en remuait pas moins d’amères pensées sur le besoin de paraître, ce vice central de l’imaginaire

1. Sur les relations entre Charles Dickens et Wilkie Collins, je me permets de renvoyer les lecteurs à mes préfaces pour *Secret absolu*, Libretto n° 322, 2011, et *Mari et femme*, Libretto n° 358, 2011.

2. Marian, la première fille de Martha et de Collins, naquit le 4 juillet 1869 ; Harriet, la seconde, le 14 mai 1871.

bourgeois. Sur quoi Carrie, laissant là sa mère, n'avait pas hésité à venir vivre près de son bon Wilkie, dont elle était devenue la secrétaire¹, et c'est donc dans un état d'agitation extrême qu'il avait entrepris son brûlot *Man and Wife*, charge radicale contre le mariage – clef selon lui de l'oppression des femmes –, charge d'autant plus virulente que Dickens n'était plus là pour le contraindre à la modération.

Il faut croire que le respectable Mr Clow n'avait pas dans la vie quotidienne la fantaisie de l'écrivain, car le roman n'était pas plus tôt paru que Caroline revenait déjà auprès de son ancien amant et protecteur, et l'on pouvait penser qu'enfin le ciel s'éclaircissait pour ce dernier, que la vie allait reprendre. C'était compter sans la maladie et son cortège de crises si violentes et si fréquentes qu'il en vint à craindre carrément la cécité.

Aveugle : c'est le sujet même de *Poor Miss Finch*. Mais à la manière de Wilkie Collins : surprenante, et, pour tout dire, parfaitement scandaleuse au regard des principes du temps.

La vue, c'est affaire entendue, est devenue notre principal sens. Celui qui nous ouvre le mieux au monde, et aux autres. Le premier regard que nous rencontrons, à notre naissance, qui nous éveille, n'est-il pas celui, tout d'amour, de notre mère ? Ainsi, il est généralement admis que nous nous construisons dans – et sous – le regard d'autrui. Mais est-ce seulement pour notre bonheur ? Et particulièrement lorsque l'on est une femme ? À creuser un peu, on se convaincra vite de l'inverse : ce regard est, le plus souvent, celui du jugement que prononcent la famille, la classe sociale, la société entière.

1. Carrie, alors âgée de dix-sept ans, prit en main avec autorité l'organisation de la maison, et sa grand-mère fit de fréquents séjours à Gloucester Place pour tenter de prévenir les médisances. Carrie resta la secrétaire de Collins jusqu'à la mort de celui-ci.

Un regard qui vous traque et vous observe, auquel vous ne pouvez échapper, et qui bientôt vous punit, vous marque au fer rouge – car il porte avec lui l’obligatoire conformité aux normes sociales, morales, aux diktats de la mode, et, en réponse presque fatale, l’hypocrisie, la ruse, le souci de paraître, la dissimulation de l’être profond par tous les moyens, sous les manières et les atours, le maquillage des corps et des âmes, le jeu obligé de la séduction pour échapper à cet insupportable juge, ou, du moins, se le gagner, *le rendre aveugle*.

Figurons-nous donc une jeune femme, aveugle de naissance ou quasi. Ne serait-elle pas libre des contraintes morales et sociales qui emprisonnent les autres femmes? Dans ces conditions quel sens la ferait tomber amoureuse? L’ouïe d’abord, le grain, les inflexions d’une voix amie. Mais aussi et peut-être surtout, finalement, le toucher – tellement sensuel. Et quel rapport aurait-elle à la nudité – dès lors que sa perception des êtres et des choses se ferait d’abord par le toucher? Que serait pour elle la pudeur? Ne pourrait-on pas aller jusqu’à l’imaginer libre des préjugés ordinaires, osant déclarer sa flamme à l’homme dont elle s’est éprise, et même se rendre chez lui pour le lui dire franchement?

Ève avant la Chute, dans l’innocence de sa passion...

Poussons encore plus loin. Représentons-nous une telle personne retrouvant la vue : est-on assuré que ce ne serait pas pour elle une catastrophe – non seulement d’être soudain projetée sous le regard des autres, avec tout ce que cela implique de contraintes nouvelles, mais aussi de voir s’émousser ses autres sens? Ne serait-elle pas alors perdue, sans défense, en danger? Et la meilleure manière de le montrer ne serait-elle pas de se figurer que, ayant éprouvé quand elle était aveugle un tendre penchant pour un jeune homme ayant un frère jumeau, elle soit abusée par ce dernier, ayant perdu l’acuité des sens par lesquels elle reconnaissait son amour?...

L’amour aveugle... Collins tenait son point de départ : cette

idée, pour le moins paradoxale, « que le bonheur humain n'est pas lié à l'absence de handicap physique, et qu'il est même possible qu'une telle infirmité constitue un facteur de bonheur parmi d'autres ». Ne plus penser, en conséquence, à la cécité comme privation, handicap, mais comme état d'une autre nature, avec sa cohérence propre, un autre type de relation au monde et aux autres, recelant des richesses inconnues des voyants – et, du coup, ne plus tenir les aveugles pour des handicapés que nous honorons, au mieux, de notre pitié, à condition bien sûr qu'ils nous en remercient et se cantonnent dans leur place assignée de victimes, au lieu de s'affirmer simplement « différents »... « Une bombe ! » répétait-il en se frottant les mains. Et il entreprit, dès lors, de se documenter sérieusement, avec le sentiment de pénétrer dans un continent neuf. Il avait déjà campé un héros aveugle dans un de ses romans, *The Dead Secret* (*Secret absolu*), en 1857, mais celui-ci devenait aveugle à l'âge adulte, et sa cécité n'était qu'un élément de l'intrigue, sans souci d'analyse psychologique – quant à la surdité de l'héroïne de *Hide and Seek* (*Cache-cache*), en 1854, il ne s'était pas soucié non plus de la développer dans toutes ses implications. Cette fois, guidé par son intuition première, il s'enfonça avec passion dans l'étude des philosophes et des savants.

Dans son *Essai sur l'entendement humain* (1690), John Locke s'interrogeait sur le problème posé par son ami Molyneux, dont la femme était aveugle : un aveugle qui aurait appris à reconnaître par le tact un cube et une sphère les distinguerait-il par la seule vue s'il venait à recouvrer celle-ci¹ ? George Berkeley, un peu plus tard, ajoutait dans sa *Théorie de la vision* (1709) qu'un tel homme serait probablement

1. Se reporter aux recherches menées par Catherine Peters, *The King of Inventors*, *op. cit.*, et à son édition de *Poor Miss Finch*, Oxford University Press, p. viii-xi (1995).

incapable d'apprécier les distances ou la taille respective des objets. Deux décennies après Berkeley, de savants praticiens avaient ajouté leurs voix à ces réflexions : le chirurgien William Cheselden dans ses *Philosophical Transactions* (1728) confirmait, par l'étude du cas d'un garçon de treize ans aveugle depuis son très jeune âge et opéré avec succès de la cataracte, que l'interprétation visuelle du monde n'était pas innée mais acquise, parfois difficilement : l'enfant, au départ, distinguait mal les formes sans l'aide du toucher, ne percevait pas les distances et pas davantage la taille des objets – il avait également mis beaucoup de temps à voir dans un tableau autre chose que des taches de couleur. Retrouver la vue était un processus long, douloureux, impliquant une transformation des coordonnées sensibles et mentales, que certains malades, désespérés, refusaient, jusqu'au suicide.

Jamais peut-être – et d'autant plus qu'il s'inquiétait pour son état futur – Collins n'avait enquêté avec autant de minutie, au point que *toutes* les attitudes ou réactions de l'héroïne quand elle recouvre la vue peuvent se retrouver décrites dans ces études, ou dans la *Lettre sur les aveugles* (1749) de Diderot. De là vient, sans doute, que les avisés critiques de l'époque les jugèrent parfaitement invraisemblables...

Une jeune femme, donc, devenue aveugle à l'âge de un an, à la suite d'une cataracte, s'amourache d'un jeune homme quelque peu faible, timide... lequel a un frère jumeau fort épris lui aussi de la douce enfant. Le thème de la jumeauté¹

1. Collins, de roman en roman, avait creusé jusqu'au vertige le thème du double, les jeux de masques, les pièges de l'identité, mais ne les avait jamais abordés par le biais de la jumeauté, sinon, plutôt maladroitement, dans une nouvelle de jeunesse, *The Twin Sisters* (1851), retrouvée par Julian Thompson et incluse par ses soins dans son édition des *Complete Shorter Fictions* (1995). Le héros aperçoit une jeune fille à un balcon, tombe amoureux d'elle, la retrouve, se voit aimé en retour – et

s'était presque aussitôt imposé à Collins comme pendant obligé de celui de la cécité, ressort idéal d'un « roman à sensation » : comment, physiquement identiques, Miss Finch les distinguera-t-elle en retrouvant la vue, elle qui, aveugle, les reconnaissait sans peine au toucher (belle rêverie, et bellement inconvenante, sur le thème de la puissance des caresses) ? Ici, au sens strict, la vue va aveugler la pauvre héroïne abusée...

Lucilla Finch, âgée de vingt-deux ans quand commence le récit, vit avec sa dame de compagnie, Mme Pratolungo, Française veuve d'un républicain sud-américain, dans une aile du presbytère de son père – un clergyman grandiloquent, irresponsable et panier percé, qui s'abandonne à la « Providence insondable » pour nourrir les quatorze enfants qu'il a eus d'un second mariage... non sans recourir à « l'aide » de cette pauvre Lucilla, dont il dilapide sans vergogne la part d'héritage.

Lucilla, *parce qu'elle est aveugle*, se montre libre des contraintes morales et sociales qui emprisonnent les femmes de l'époque : « La modestie – notez que je n'entends pas ici parler de la pudeur – n'est qu'une vertu purement artificielle et acquise. » Ainsi, tombée amoureuse de son voisin Oscar Dubourg, jeune homme introverti qui vit quasi reclus dans son atelier, où il fabrique des bibelots de métal précieux, elle n'hésite pas à le bousculer en lui déclarant sa flamme tout de go : « Si une femme est la première touchée, elle devrait parler la première. » Oscar, hélas, est loin d'avoir la hardiesse, le courage de son amie, au point qu'on le pressent dès le

découvre, alors qu'ils vont se marier, que c'est en fait sa sœur jumelle qu'il avait vue à la fenêtre. Cette idée l'obsède au point qu'il rompt ses fiançailles, alors qu'il s'entendait à merveille avec sa promise. La jeune fille, noblement mais le cœur dévasté, s'efface. Et le héros épouse donc la première aperçue, pour découvrir qu'elle est aussi vaine, superficielle, que sa sœur était parée de toutes les qualités...

départ voué au rôle de victime consentante. Sauvagement attaqué, volé de son or et de son argent, il sera sauvé de justesse par un appel au secours écrit de son sang sur le vêtement d'une petite demi-sœur de Lucilla, Jicks¹, âgée de trois ans. Sévèrement blessé à la tête, on le croit enfin rétabli – mais il souffre désormais de crises d'épilepsie que l'on soigne à l'aide d'un traitement au nitrate d'argent qui a pour effet peu désirable de lui colorer la peau en bleu². Consterné, et contre l'avis de Mme Pratolungo, il cache la vérité à Lucilla, et lui laisse entendre que c'est Nugent, son frère jumeau, qui est contraint à ce pénible traitement : Nugent, auquel il est totalement dévoué depuis que ce dernier l'a sauvé jadis de la mort... Nugent, son parfait sosie, qui vient tout juste de rentrer d'Amérique, où il a englouti en frasques diverses et en vaines spéculations sa moitié de la fortune familiale...

Sous des traits identiques, on l'aura compris, Nugent est tout l'opposé du pauvre Oscar : hardi, courageux, spirituel, actif, discrètement canaille... bref, un parfait héros victorien, quand son frère se montre faible, craintif, rougissant comme une jouvencelle et, plus grave, fuyant la réalité quand il faudrait informer Lucilla de son état. Tombé lui aussi amoureux de la jeune fille, Nugent refuse de considérer la maladie de Lucilla comme une fatalité, lui fait rencontrer un oculiste allemand excentrique et génial, Herr Grosse, dont le dia-

1. Un des personnages les mieux campés du livre. Jicks est tout le portrait de Marian, la première fille de Martha et de Collins, qui venait tout juste d'avoir deux ans.

2. On sursaute, bien sûr, devant ce symptôme qui paraît d'abord relever de la fantaisie romanesque ; mais l'on se trompe... Collins, là encore, s'était documenté auprès du meilleur spécialiste de l'époque, le Pr Thomas Watson : le nitrate d'argent agissait bel et bien ainsi sur la pigmentation de la peau. C'est d'ailleurs pour cela que Watson militait pour son remplacement par du bromure de potassium. Seul point sur lequel le romancier sollicite quelque peu la réalité : au moment où il situe son action, le nitrate d'argent n'était plus guère utilisé.

gnostic est encourageant. Lucilla, désireuse d'enfin voir son bien-aimé Oscar, prend le risque de l'opération... Elle n'avait jamais eu qu'un seul moyen de distinguer les deux frères : le toucher, le contact avec Oscar lui procurant, explique-t-elle, un « délicieux frisson qui court à travers son corps ». Nugent, lui, est bien décidé à profiter du mensonge initial d'Oscar en jouant de la confusion d'identité. Et sitôt que la jeune fille a recouvré la vue, il se fait passer pour son frère – au plus grand désarroi de la pauvre Lucilla, qui a l'impression que les repères à partir desquels elle percevait jusque-là le monde se trouvent perturbés... à commencer par le toucher. Oscar, devenu un objet d'horreur et de pitié avec sa peau bleue, et ne voulant surtout pas imposer sa vision à Lucilla, s'enfuit à l'étranger, sacrifiant son bonheur à celui de son frère...

Intrigues entrecroisées, quiproquos, rebondissements multiples dans la meilleure tradition du *sensation novel*, course-poursuite de Mme Pratolungo pour retrouver Oscar et le secouer un peu avant l'irréparable – laissons au lecteur le plaisir de se laisser emporter par la suite du récit, narré avec une verve réjouissante par l'ardente Pratolungo, restée la révolutionnaire de ses jeunes années.

On ne dévoilera pas non plus comment Lucilla, écoeurée par ce qu'il lui a été donné de *voir*, l'espace d'une saison, des turpitudes humaines, s'arrangera pour reperdre la vue et regagner sa vraie vie... éclairée désormais sur les beaux mensonges que l'existence ne cesse d'offrir à nos yeux crédules, et prête à en tirer sans ambages les conclusions qui s'imposent : « Vous vous obstinez à croire que mon bonheur dépend de ma vue. Moi, je me rappelle avec horreur ce que j'ai souffert quand je possédais l'usage de mes yeux – tout ce que je désire, c'est oublier ces temps de malheur. Ah ! que vous me connaissez peu ! [...] Essayez de me comprendre, et vous ne me parlerez plus de ce que je perds, mais de ce que je gagne à être aveugle. »

Les critiques dans l'ensemble furent mauvaises, ce qui n'empêcha pas les lecteurs de se précipiter sur le livre – il faudra attendre en fait le début du xx^e siècle pour que quelques grands noms de la littérature (T. S. Eliot en 1928, Hugh Walpole l'année suivante) s'avisent que Collins avait donné là l'un de ses romans les plus singuliers, et non le moins audacieux.

Ceux qui étaient prêts à saluer un nouvel assaut de sa part contre la société, à la suite de *Mari et femme*, s'étonnèrent qu'il ait pu élire un thème si « domestique » – probablement, se dirent-ils, pour ne pas choquer la direction du *Cassell's Magazine*... sans voir, trop « politiques » ou « idéologues » pour cela, à quel déplacement de la charge subversive il se livrait dans ces pages.

Et pourtant ! Ce n'est pas un hasard si Collins avait choisi en qualité de narratrice une militante révolutionnaire, pour laquelle la conquête de la liberté ne se pouvait concevoir que par des manifestes et des manifestations, sinon des révolutions, soulignant ainsi le contraste avec son héroïne, Lucilla, qui, elle, affirme avec une tranquille impudeur la plus insupportable liberté qui fût aux yeux de l'époque : celle d'une femme résolue à se laisser gouverner par ce que lui dicte son corps.

En quoi Collins allait, sans trop s'en donner l'air, infiniment plus loin que tout ce qu'osaient imaginer les politiques de l'époque, cagots et radicaux confondus... lesquels s'accordaient, tout au fond, à trouver que cette pauvre Miss Finch, décidément, manquait de « noblesse et d'élévation spirituelle » : entendez que cette houri peu avare de commentaires sur ses frissons, cette femelle si bien portée sur les caresses, ne se tenait pas comme le doit une aveugle. « Elle fait courir tout au long du récit, avec une totale absence de contrôle sur elle-même, une sorte de fièvre amoureuse indécente », s'indignera

le critique du *Spectator*, qui poursuit : « Elle paraît incapable de la moindre restriction à ses désirs... »

Tous, pareillement, s'accorderont encore sur cet autre point : qu'il y avait erreur manifeste de « casting » sur les jumeaux ; c'était Nugent, vrai héros victorien, courageux, spirituel – et qu'importaient ses frasques de jeunesse – qui attirait la sympathie des lecteurs, et sûrement pas cette nouille d'Oscar ! C'était en effet le pari le plus risqué de Collins, fâché avec les héros victoriens, que de prendre de la sorte le parti du faible à travers une histoire qui obligeait celui-ci à trouver en lui les vertus prêtées jusque-là à son seul jumeau et contraire, à absorber en somme sa moitié manquante sans rien céder sur sa part « féminine », tandis que le si brillant Nugent se trouvait peu à peu amené à jouer le rôle du méchant... décevant ainsi le commun des lecteurs, qui ne demandait sans doute qu'à s'identifier à lui.

« Invraisemblable » : le mot résumait toutes les critiques. Invraisemblable, cette aveugle effrontée conduite par le seul plaisir des sens. Invraisemblable, ce pâle Oscar, et qu'il puisse trouver en lui assez de constance pour s'imposer à nos yeux contre plus fort que lui¹. Et invraisemblables par-dessus tout, il va de soi, tous les détails de comportement que Collins avait pris tant de soin à collecter aux meilleures sources – à commencer par ces pages qui nous paraissent aujourd'hui d'une si grande finesse, où Lucilla essaie de s'adapter à sa vue, et dirait-on lutte contre celle-ci pour s'orienter, retrouver le sens

1. Même sur ce terrain, Collins s'était documenté, notamment auprès du Pr Watson, sur les « personnalités épileptiques », caractérisées, pensait-on alors, par « une faiblesse et une irritabilité de l'esprit et du corps [...] un manque plutôt qu'un excès de vitalité [...] de teint plus communément pâle que coloré, anémique plutôt que pléthorique, faible que robuste, mélancolique que sanguin, timide que hardi » (cité par Catherine Peters, auteur de la meilleure biographie de Wilkie Collins à ce jour, *The King of Inventors*, *op. cit.*).

des distances, la juste perception des êtres et des choses ; au point de fermer les yeux, parfois, pour mieux s'y retrouver. Mais on comprend bien que l'in vraisemblance alléguée n'était qu'un paravent commode pour ne pas affronter le propos même de Collins. Une fois encore, il avait porté le fer là où la blessure était à vif, mis à nu ce refoulé dont personne, au fond, ne voulait rien savoir.

Et une fois encore, contre l'avis des prudents de tout bord, c'est le public qui devait trancher : faisant fête au feuilleton dès les premiers épisodes parus dans la presse au tout début de septembre 1871, tout comme il allait faire fête à Collins lui-même le 9 octobre suivant, lors de la mémorable première de l'adaptation pour la scène de *The Woman in White*, promise à un succès en forme de triomphe.

Mais l'écrivain n'était pas de ceux qui se reposent sur ce genre de lauriers. Il disposait déjà ses batteries pour un nouvel assaut. Non, la bien-pensance bourgeoise n'en avait pas encore fini avec lui.

MICHEL LE BRIS

À Mrs ELLIOT
(au doyenné de Bristol)

Me ferez-vous l'honneur d'accepter que je vous dédie ce livre, en souvenir de longues années d'une amitié ininterrompue ?

Dans la fiction comme dans la réalité, plus d'une charmante jeune aveugle a précédé ma *Pauvre Miss Finch*. Mais, pour autant que je le sache, la cécité a toujours été plus ou moins montrée sous un angle idéaliste et sentimental. J'ai tenté ici un autre point de vue, en la peignant telle qu'elle est réellement. J'ai pris soin de recueillir les informations nécessaires à l'exécution de mon dessein auprès de toutes sortes d'autorités compétentes. Chaque fois que ma Lucilla agit ou parle dans ces pages, en évoquant son infirmité, elle parle et agit comme d'autres aveugles l'ont fait avant elle. Quant aux traits que j'ai ajoutés pour produire et soutenir l'intérêt suscité par ce personnage central de mon histoire, il ne convient pas que je m'y attarde. À mes lecteurs de dire si Lucilla a réussi à éveiller leur sympathie. Avec ce caractère, et plus particulièrement aussi avec ceux de Nugent Dubourg et de Mme Pratolungo, j'ai essayé de présenter la nature humaine dans ses incohérences et ses contradictions internes, dans ce mélange complexe de bien et de mal, de petitesse et de grandeur que j'observe de par le monde autour de moi. Mais la capacité d'observer les comportements est fort rare, et fort répandue l'erreur qui consiste à

chercher une cohérence logique aux mobiles et aux actions de nos semblables... Il est donc possible que cette partie de ma tâche demeure incomprise ou soit peut-être même peu appréciée dans certains milieux. Cependant, le Temps a joué en ma faveur pour certains héros de mes livres précédents – qui sait s’il n’en ira pas de même avec celui-ci? Peut-être, un jour, pourrai-je utiliser quelques-uns des nombreux et passionnants récits d’événements authentiques que m’ont remis des personnes qui pourraient témoigner de la véracité de ma narration. Jusqu’ici, je ne me suis pas risqué à troubler le repos de ces manuscrits qui dorment dans le tiroir fermé à clef que je leur ai attribué. Les incidents véridiques sont si «surprenants», et la conduite des hommes réels si «formidablement invraisemblable»!

Le but que je me suis fixé en écrivant cette histoire est suffisamment clair pour parler de lui-même. Je souscris pleinement à l’article de foi qui stipule que le bonheur humain n’est pas lié à l’absence de handicap physique, et qu’il est même possible qu’une telle infirmité constitue un facteur de bonheur parmi d’autres. Tel est le point de vue qu’entend défendre *Pauvre Miss Finch*, et telle est, je l’espère, l’impression que le lecteur gardera à l’esprit en refermant le livre.

W. W. C.

16 janvier 1872.

NOTE DE LA SECONDE ÉDITION

Tout en exprimant ma reconnaissance à tous ceux qui ont accueilli avec faveur la précédente édition de ce livre, je profite de l'occasion qui m'est offerte pour dire un mot d'un des personnages dont il n'est pas question dans la dédicace. L'ophtalmologiste allemand Herr Grosse a fait si forte impression sur certains de mes lecteurs aveugles ou souffrant de troubles oculaires qu'ils l'ont pris pour un personnage réel : j'ai reçu plusieurs lettres me demandant de communiquer son adresse actuelle à des patients désireux de le consulter ! Tout en appréciant à sa juste valeur l'hommage qu'ils rendent ainsi à la vérité de cette petite étude psychologique, j'ai été contraint d'avouer à mes correspondants – et je répète donc ici – que Herr Grosse n'a pas de modèle vivant. Comme les autres personnages du drame, dans ce livre et dans ceux qui l'ont précédé, il est tiré de l'observation générale que j'ai faite de l'humanité. J'ai toujours considéré comme une erreur artistique le fait de limiter la description d'un caractère fictif à un portrait littéraire issu d'un quelconque modèle. Un tel procédé conduit généralement, je crois, à créer une caricature plutôt qu'un vrai caractère.

27 novembre 1872.

PREMIÈRE PARTIE

I

MME PRATOLUNGO FAIT LES PRÉSENTATIONS

Voici le récit d'un événement qui eut lieu, il y a quelques années, dans un coin retiré de l'Angleterre.

Y ont notamment joué un rôle : une jeune aveugle, des jumeaux, un habile chirurgien, et une curieuse étrangère. Cette femme singulière, c'est moi-même. Et, pour des raisons qu'on apprendra bientôt, c'est moi qui me charge de raconter l'histoire qui va suivre.

Jusque-là nous nous comprenons. C'est bien ! Je vais donc me présenter le plus brièvement possible.

Je suis Mme Pratolungo, veuve du célèbre patriote de l'Amérique du Sud, le Dr Pratolungo¹. Je suis française de naissance. Avant de devenir sa femme, j'avais connu bien des vicissitudes dans mon pays natal. Elles m'avaient laissé, à un âge qui importe peu, une certaine expérience du monde, un certain talent au piano, et une jolie petite fortune qui m'avait été léguée de manière imprévue par un parent de feu ma pauvre mère – fortune que j'ai partagée avec mon cher papa et mes jeunes sœurs. À ces avantages, il ne faut pas oublier d'ajouter le plus important de tous : une forte dose de principes ultralibéraux qui me furent inculqués par le docteur lorsque je l'épousai. Vive la République !

1. En italien, littéralement : « Longpré ». (*Toutes les notes sont de Frédéric Klein.*)

Chacun célèbre son mariage à sa façon. Le Dr Pratolungo et moi, nous nous embarquâmes pour l'Amérique du Sud et consacraâmes notre lune de miel, dans ces régions toujours en ébullition, à un devoir sacré : l'éradication des tyrans.

Ah ! l'air qui faisait vivre mon généreux mari, c'était celui des révolutions. Dès sa jeunesse, il avait embrassé la noble carrière de révolutionnaire. Partout où les peuples du sud du Nouveau Monde se soulevaient pour proclamer leur indépendance – et, à mon époque, ces populations ardentes ne faisaient que cela – on trouvait le docteur prêt à s'offrir en holocauste sur l'autel de sa nouvelle patrie. Il avait été quinze fois exilé et condamné à mort par contumace lorsque je le rencontrai à Paris : il boitait et avait le teint bronzé – l'incarnation même de la pauvreté héroïque ! Comment ne pas tomber amoureux d'un tel homme ? Je fus remplie de fierté lorsqu'il m'offrit de me sacrifier avec lui, moi et ma fortune, sur l'autel de sa patrie d'adoption. Car, hélas ! tout se paie en ce monde, même l'éradication des tyrans et l'avènement de la liberté. Tout mon argent fut dévoré par la sainte cause des peuples. Malgré tous nos efforts, les dictateurs et les flibustiers restaient florissants. Après à peine un an de mariage, le docteur se vit contraint de fuir (pour la seizième fois) une accusation passible de la peine capitale. Mon mari condamné à mort par contumace, et moi sans un sou vaillant ! Voilà donc la récompense que nous réservait la République ! Et malgré tout je l'adore. Ah, monarchistes repus et satisfaits, qui vous engraissez sous le joug d'un tyran, je vous prie de respecter ces convictions-là !

Cette fois, nous nous réfugiâmes en Angleterre, et les affaires d'Amérique du Sud durent se continuer sans nous.

Je songeai à donner des leçons de musique. Mais mon illustre époux ne pouvait vivre un instant sans moi. Je crois bien que nous aurions fini par mourir de faim et par fournir la matière d'un lugubre entrefilet dans les journaux anglais, si les événements n'avaient pris une autre tournure. Mon pauvre

Pratolungo, à bout de forces, succomba à son seizième exil. Il me laissa veuve, ne me léguant que ses nobles principes pour toute consolation.

Je retournai quelque temps à Paris, auprès de mon cher papa et de mes sœurs. Mais comme il n'était pas dans mon caractère de rester oisive, à la charge des miens, je revins à Londres munie de solides recommandations. J'eus une malchance incroyable dans les efforts que je tentai pour gagner honorablement ma vie. Je n'ai jamais eu la moindre part de la richesse insolente et de la prodigalité ostentatoire qui m'entouraient. De quel droit est-on riche? Je défie qui que ce soit de le justifier!

Qu'il me suffise d'avouer, sans m'appesantir sur mes malheurs, que je me réveillai un beau matin avec pour toute fortune trois livres, sept shillings, quatre pence – sans compter, il est vrai, mon tempérament ardent et mes principes républicains. Mais absolument rien en vue, autrement dit pas un demi-penny de plus à espérer, à moins de le gagner par mon travail.

En ces tristes circonstances, que fait une honnête femme décidée à conquérir son indépendance? Elle prélève sur le peu d'argent qui lui reste quelques pence pour payer une annonce dans les journaux.

Dans ce genre d'annonce, on vante toujours ses mérites. (Ah, pauvre humanité!) Je brillais en musique. Du temps de mes vicissitudes – avant mon mariage –, j'avais travaillé chez un chapelier lyonnais. À une autre époque, j'avais été camériste d'une grande dame parisienne. Mais au fond, dans ma situation, ces expériences, pour diverses raisons, compaient moins que ma qualité de pianiste. J'étais loin d'être une grande artiste. Mais j'avais reçu une solide éducation musicale, et je possédais un talent suffisant pour jouer agréablement. Bref, je ne manquai pas de mettre en avant toutes ces qualités dans l'annonce que je fis insérer.

Le lendemain, j'empruntai le journal pour jouir de la satisfaction d'y voir ma prose imprimée.

Ciel! je fis la même découverte que bien d'autres malheureux avant moi : je vis, au-dessus de ma propre annonce, précisément ce que je cherchais ! Examinez le premier journal venu, et vous constaterez que pareille coïncidence se produit fréquemment. On demandait « une dame de compagnie connaissant à fond la musique et douée d'un caractère aimable ». C'était précisément ce que j'indiquais. On ajoutait qu'il faudrait « produire les meilleures références ainsi que des certificats de capacité ». C'était, mot pour mot, ce que je disais dans mon annonce, et on y trouvait jusqu'à ma phrase finale : « On est prié d'écrire d'abord. » Hélas, j'avais dépensé mon argent pour rien. Je m'en mordis les doigts et, dans un accès de colère, je jetai comme une sottise le journal à terre ; puis je le ramassai et, en personne sensée, je m'empressai d'écrire à l'adresse indiquée pour offrir mes services.

Ma lettre me mit en rapport avec un homme de loi qui s'entourait de mystère. Par habitude professionnelle, il paraissait ne rien dire à personne, sauf ce qu'il ne pouvait cacher.

Cet ennuyeux personnage m'apprit au compte-gouttes ce dont il s'agissait. La dame était une jeune demoiselle. Elle était la fille d'un pasteur. Elle habitait la campagne, dans un lieu retiré. Bien plus, elle vivait dans une partie de la maison qui lui était réservée. Son père, qui l'avait eue de son premier mariage, s'était remarié et avait eu, comme compensation sans doute, une nombreuse progéniture de sa deuxième épouse. Pour la demoiselle, certaines circonstances exigeaient qu'elle vécût le plus possible en dehors du bruit et de l'agitation de cette foule d'enfants. Enfin, l'homme de loi fut obligé de révéler le grand secret : elle était aveugle !

Jeune, aveugle, solitaire. Je me sentis prise pour elle d'un intérêt subit. Il me sembla que je ne pourrais que l'aimer !

Mon talent musical prenait, vu la triste position de cette

jeune fille, une grande importance. La pauvre n'avait qu'un seul plaisir pour illuminer les ténèbres de sa vie : la musique. On désirait donc que la dame de compagnie sût déchiffrer, et bien jouer, les morceaux des compositeurs qu'elle adorait ; ainsi, elle pourrait la remplacer ensuite au piano et reproduire à l'oreille les morceaux exécutés. On fit venir un professeur pour juger de mes capacités et savoir si l'on pouvait me confier l'interprétation de Mozart, de Beethoven et de tous les grands maîtres qui ont écrit pour cet instrument. Il me soumit à son examen, et je subis l'épreuve avec succès. Quant aux renseignements sur mon compte, ils étaient irréprochables. L'homme de loi lui-même, malgré tous ses efforts, n'y put trouver à redire. Il fut convenu de part et d'autre que la demoiselle me prendrait d'abord pendant un mois à l'essai. Si nous le souhaitions l'une et l'autre au bout de ce délai, je n'aurais qu'à rester ; les termes de l'accord me convenaient parfaitement.

Je pris le train le lendemain.

On m'avait dit que je devais descendre à Lewes¹, dans le Sussex, et demander une voiture attelée qui m'y attendrait – celle du père de la jeune fille, le révérend Tertius Finch. Elle me conduirait au presbytère de Dimchurch, dans les South Down Hills, à trois ou quatre milles de la mer.

Quand je pris place dans la voiture, je n'en savais pas plus long. Allais-je donc, après ma vie aventureuse – après l'agitation volcanique de ma carrière républicaine du vivant du docteur –, m'enterrer dans un petit village perdu de l'Angleterre et mener une existence aussi monotone que celle du mouton qui pâit sur le versant d'une colline ? Je devais bientôt apprendre que les territoires les plus exigus sont assez vastes pour servir de cadre aux passions humaines les plus

1. Petite ville proche de Brighton, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Londres.

poignantes. J'avais entrevu jusque-là le drame de la vie sous les Tropiques, à travers le tumulte des révolutions. J'allais le voir se continuer avec ses péripéties les plus palpitantes dans les solitudes des South Down Hills caressées par la brise de mer.

II

DANS LA CAMPAGNE AVEC MME PRATOLUNGO

Un garçon gros et gras, dont la chevelure jaune pâle révélait l'origine saxonne, et un poney à poils bruns tout ébouriffés attelé à une pauvre petite carriole verte, voilà ce qui m'attendait à la gare de Lewes. Le jeune homme, à qui je demandai s'il était le domestique du révérend Finch, me répondit que oui.

Nous traversâmes les rues de la cité – une ville accidentée aux maisons désertes – sans voir âme qui vive aux croisées ni aux portes closes peintes de tristes couleurs. Pas de théâtre, pas de lieu de plaisir ; nous n'aperçûmes que l'hôtel de ville : sur ses marches d'une blancheur impeccable se prélassait un policeman, plongé dans une morne rêverie. Les boutiques étaient veuves de chalands, et s'il y en avait eu, ils n'auraient trouvé personne pour les servir, même s'ils avaient élevé la voix. Il y avait bien par-ci par-là, sur les trottoirs, quelques rares habitants qui semblaient n'avoir rien de mieux à faire que de nous regarder avec des yeux effarés. Je demandai au petit domestique du révérend Finch s'ils étaient riches. Son visage s'éclaira.

– Je crois bien, me répondit-il.

Bon, mais ils n'avaient pas l'air de s'amuser, ces horribles riches !

Laissant derrière nous cette ville avec ses sinistres habitants claquemurés dans leurs caveaux de famille, nous prîmes une jolie route qui montait à travers la campagne.

Mais un touriste a vite fait d'épuiser les charmes d'un vaste paysage. Mon pauvre Pratulungo m'avait inculqué l'habitude d'occuper mes moments perdus, en voyage, à sonder les opinions politiques de mes semblables. N'ayant rien de mieux à faire, je me mis donc à questionner le jeune garçon. Voici quel était mot pour mot son programme social : viande et bière à discrétion, et aussi peu de travail que possible. En retour, pour toutes ces bonnes choses, tirer son chapeau au châtelain du pays et se contenter de la condition que Dieu lui avait imposée ici-bas... Pauvre garçon, qu'il était à plaindre !

Nous atteignîmes le point le plus élevé du trajet. À notre droite, le terrain s'incurvait en un vallon fertile, avec un village et son clocher. Plus loin se trouvait un de ces espaces clos plantés d'arbres et de gazon auxquels un tyran privilégié, après les avoir arrachés à la communauté, donne le nom de parc ; au milieu, le palais dans lequel cet ennemi de l'humanité festoyait et s'engraissait aux dépens d'autrui. À gauche, une superbe chaîne de collines couvertes de hautes herbes s'étendait jusqu'à l'horizon. À ma très grande surprise, le petit domestique descendit de son siège, prit le poney par la bride et lui fit quitter la grande route pour s'engager dans ces collines sauvages où l'œil ne pouvait distinguer nulle part la trace d'un sentier. La voiture se mit à cahoter de droite et de gauche, d'une manière qui rappelait le roulis d'un navire en pleine mer. Je fus contrainte de me cramponner des deux mains à mon siège. Craignant plus pour mes bagages que pour moi, je m'adressai au petit :

- En avons-nous encore pour longtemps ?
- Encore trois milles, me répondit-il.

J'exigeai qu'il arrêât le vaisseau – pardon, la carriole – et je descendis. Nous attachâmes solidement les malles avec

une corde et nous nous remîmes en route ; il conduisait le poney par la bride, tandis que je suivais à pied.

Ah ! la délicieuse promenade ! le bon air ! la prairie touffue ! Un doux zéphyr m'apportait le parfum de la campagne mêlé à l'air vif et salé de la mer. L'herbe courte et parfumée s'élevait et s'abaissait souplement sous mes pas. De grands nuages blancs, empilés les uns sur les autres, défilaient en une procession sublime à travers l'azur. Les buissons sauvages et épineux qui croissaient nombreux au-dessus des prés déployaient une glorieuse floraison jaune. Nous avançons toujours, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche – tantôt montant, tantôt descendant. En jetant les yeux autour de moi, je n'apercevais ni maisons, ni routes, ni sentiers, ni murs, ni haies, ni clôtures, enfin rien de ce qui indique un pays habité. Où que notre regard se portât, on ne voyait que la solitude majestueuse des collines. Aucune créature vivante, à l'exception de moutons semblables à de petits points blancs semés dans la verdure et d'une alouette qui, perdue dans l'azur, chantait son hymne d'allégresse. Quelle merveilleuse région ! À une demi-journée de Brighton, ville bruyante et affairée, le voyageur étranger à ce pays n'aurait pu, comme le marin en pleine mer, se diriger qu'à l'aide de la boussole ! Plus nous avançons, plus ce pays solitaire gagnait en beauté. Le garçon choisissait le chemin qu'il voulait – aucune clôture en ces lieux. Il me précédait et je le suivais lentement, n'apercevant plus par moments que l'arrière de la voiture, tandis qu'elle semblait s'enfoncer, avec son conducteur et le poney devenus invisibles, dans le ravin. Quand nous montions, c'était tout le contraire : je pouvais voir alors tout l'intérieur de la voiture dressé devant moi, avec au-dessus le poney puis le garçon – et mes pauvres bagages qui se balançaient, mal attachés par un bien faible lien. À chaque instant je m'attendais à voir malles, poney, voiture, domestique, rouler pêle-mêle dans la vallée. Mais non ! aucun incident ne vint gâcher mon plaisir.

Si ses opinions politiques méritaient le mépris, le petit était passé maître en l'art de conduire les poneys dans les South Down Hills.

Nous en étions, je crois, à notre cinquantième colline quand je me mis à chercher une trace du village.

Derrière nous, on apercevait les longues ondulations des collines, avec l'ombre des nuages au-dessus des étendues désertiques que nous quitions. Devant moi, je devinais dans le lointain, à travers une éclaircie, la ligne vague et blanche de la mer. À mes pieds s'ouvrait une vallée, la plus profonde que j'eusse vue jusqu'alors – mais défigurée sur un de ses côtés par un champ labouré, première odieuse marque d'activité humaine. Je demandai au garçon si nous approchions du village.

– Oui, me répondit-il en clignant de l'œil.

Singulier enfant ! Quelque question qu'on lui adressât, ce jeune oracle ne répondait que par les deux ou trois monosyllabes qui semblaient former le fond de son vocabulaire.

Nous descendîmes dans le vallon.

Alors, je découvris un autre indice : une route grossière – la première que j'eusse vue depuis longtemps – creusée dans un banc de craie. Nous la traversâmes et tournâmes au coin d'une colline. Les signes de présence humaine se firent plus nombreux. Deux marmots surgirent tout à coup d'un fossé, où ils avaient manifestement été postés en sentinelles pour annoncer notre arrivée. Ils poussèrent un cri et s'enfuirent à toutes jambes devant nous par un chemin de traverse, connu d'eux seuls sans doute. Nous tournâmes à un nouveau coude de la vallée et nous franchîmes un ruisseau. Je pensai qu'il était de mon devoir d'apprendre les différents noms du cru.

– Comment l'appelle-t-on, ce ruisseau ?

– Le Cockshoot, me répondit le gamin.

– Et cette grande colline, à ma droite ?

– L'Overblow !

Cinq minutes après, nous vîmes enfin la première maison du village, petite et isolée, bâtie en pierre des collines.

– Browndown, dit mon compagnon.

Encore dix minutes de marche, qui nous entraînaient de plus en plus profondément dans les mystérieux tours et détours de la verdoyante vallée, et ce fut enfin le grand événement de la journée. Le domestique des Finch pointa son fouet devant lui et déclara – toujours en trois monosyllabes, même à cet instant décisif :

– Nous y v’là !

Dimchurch, enfin ! Je secoue la craie qui blanchit les volants de ma robe. Que ne donnerais-je pour le moindre miroir qui me permettrait de réparer le désordre de ma toilette ! J’ai devant moi la population du village, cinq ou six personnes prévenues de notre arrivée par les deux guetteurs – et je sens que je faillirais à mes devoirs de femme si je ne produisais pas sur les habitants la meilleure impression possible. Aussi, tout en avançant sur la petite route, je souris à ces gens qui se contentent de me dévisager sans mot dire. D’un côté, trois ou quatre chaumières, un espace vide, l’auberge *The Cross-Hands*, un autre terrain inoccupé ; puis une petite, toute petite boucherie, n’exhibant dans sa vitrine qu’un plat en faïence bleue contenant les abats sanguinolents d’un mouton, et pas d’autre viande ; au-delà, rien que la rase campagne, et de nouveau les collines bornant le village de ce côté. À l’opposé, assez loin, un long mur de pierre servant de clôture aux bâtiments d’une ferme. Au bout de ce mur, un second îlot de chaumières marquées du sceau de la civilisation : un bureau de poste. On y vend un peu de tout : des chaussures et du bacon, des biscuits et de la flanelle, des jupons en crinoline et des brochures religieuses. Plus loin un autre mur, un jardin, une habitation bourgeoise qu’on reconnaît à première vue pour être le presbytère. Puis, sur un monticule, une pauvre petite église surmontée d’un clocher rond en pierres blanches

et d'une sorte de toit pointu en tuiles rouges. Le tout borné par les collines et le ciel bleu. Voilà Dimchurch !

Mais pour les habitants, que dire ? Je pense qu'il faut avouer la vérité.

Je vis parmi eux un seul véritable gentleman : un chien de berger. Il me fit les honneurs de l'endroit. Il n'avait plus qu'un méchant bout de queue, qu'il remua très difficilement, et un brave museau noir et blanc, qu'il vint frotter amicalement contre ma main. « Bienvenue à Dimchurch, madame Pratolungo ! semblait-il me dire, et veuillez excuser la grossièreté de ces rustres, hommes ou femmes, qui te regardent bouche bée. Le bon Dieu, qui a tout créé, leur a également donné la vie, mais il n'a pu réussir aussi bien qu'en nous créant toi et moi. »

Je me flatte d'être une des rares privilégiées qui savent lire le langage des chiens sur leur physionomie. Je ne fais que traduire fidèlement les propos que me tint alors ce gentleman à quatre pattes.

Ayant ouvert une barrière, nous entrâmes dans le presbytère. C'est ainsi que j'arrivai à bon port après ma traversée campagnarde des South Down Hills.

III

PAUVRE MISS FINCH !

Le presbytère ressemblait, s'il m'est permis de risquer cette comparaison, à mon récit : il était divisé en deux parties distinctes. La première, sur l'avant, en inévitable pierre du pays, ne m'intéressa aucunement. La seconde, à angle droit avec la première, présentait un certain cachet d'ancienneté ; elle avait autrefois, comme je l'appris plus tard, servi

de couvent à des religieuses et était percée de petites fenêtres gothiques ; ses murs vénérables, noircis par le temps et couverts de lierre, avaient été réparés par endroits avec de pittoresques briques. Mon espoir d'entrer par ce côté de la maison fut déçu. Le petit, qui semblait assez embarrassé de ma personne, me précéda et sonna à une porte dans l'aile moderne de la maison.

Une jeune servante à l'air négligé me fit entrer.

Cette fille n'avait probablement pas encore appris à recevoir. Peut-être aussi fut-elle déconcertée par l'irruption subite d'une foule d'enfants assez malproprement vêtus qui accoururent à ma rencontre dans le hall, puis disparurent mystérieusement à l'arrière de la maison, en piaillant devant une inconnue. En tout cas, comme le domestique, elle se montra fort embarrassée en me voyant. Après avoir bien dévisagé ma tête d'étrangère, elle ouvrit brusquement une porte de côté et m'introduisit dans une petite pièce. Deux autres enfants aux tabliers sales s'enfuirent du refuge qui m'était ainsi offert en poussant de grands cris. Dès que le silence fut rétabli, je donnai mon nom à la bonne. Elle parut effrayée de sa longueur. Je lui tendis alors ma carte. Elle la prit entre un index et un pouce crasseux et l'examina avec curiosité, comme s'il s'agissait d'un objet extraordinaire, la tourna en tous sens en y laissant l'empreinte de ses doigts ; puis elle renonça à comprendre ce mystère et, en désespoir de cause, sortit. Au bruit qu'ils firent, je compris que les garnements, revenus à la charge dans le couloir, l'avaient arrêtée en route. Il y eut des chuchotements, des rires étouffés, et de temps en temps un grand coup dans la porte. Peut-être persuadée par les enfants, mais à coup sûr poussée violemment par eux, la bonne réapparut brusquement.

– Par ici, s'il vous plaît, me dit-elle.

Les gamins battirent de nouveau en retraite dans l'escalier ; l'un d'eux tenait ma carte et l'agitait triomphalement sur le

palier du premier. Nous nous engageâmes à l'autre bout du hall. Une nouvelle porte s'ouvrit. Sans être annoncée, j'entrai dans une pièce plus spacieuse. Qu'y vis-je ?

Ma bonne étoile m'avait enfin conduite en présence de la maîtresse de maison.

Je fis ma plus belle révérence et me trouvai devant une grosse dame blonde, à l'air languissant, de tempérament lymphatique, qui venait manifestement de se promener de long en large dans la chambre quand j'entrai. Si on pouvait qualifier une femme d'*humide*, c'était bien celle-là. Sa figure blafarde semblait recouverte d'un vernis d'humidité ; ses yeux, d'un bleu clair, paraissaient noyés par une surabondance de fluide lacrymal. Elle n'était pas encore coiffée, et son bonnet de dentelle pendait d'un côté. Elle était enveloppée d'une robe de chambre en mérinos bleu ; un peignoir en basin d'un blanc douteux complétait sa tenue. D'une main, elle tenait un roman tout écorné et crasseux : je compris aussitôt qu'elle l'avait emprunté à un cabinet de lecture. De l'autre, elle portait, enveloppé de flanelle, un enfant qu'elle était en train d'allaiter. Telle fut la première impression – impression qui ne changea jamais par la suite – que j'eus de l'épouse de Mr Finch : toujours habillée à demi, jamais bien sèche, et tenant invariablement un enfant d'une main et un roman de l'autre.

– Oh, *madame*¹ Pratolungo ? J'espère qu'on aura prévenu Miss Finch de votre arrivée. Elle occupe un appartement séparé et dirige elle-même son intérieur. Avez-vous fait bon voyage ?

Elle parlait d'un air absent, comme si elle pensait à tout autre chose. J'eus l'impression que c'était une brave femme, de caractère assez faible, et qu'elle devait être issue d'une classe assez basse.

1. En français dans le texte, comme ce sera toujours le cas quand quelqu'un s'adressera à Mme Pratolungo.

– Je vous remercie, madame Finch, lui répondis-je. J'ai fait un voyage des plus agréables à travers vos belles collines.

– Ah ! vous aimez les collines ? Pardon pour ma tenue trop négligée. J'ai perdu une demi-heure ce matin. C'est étonnant, lorsqu'on perd une demi-heure dans notre maison, il est impossible de la rattraper.

Je découvris bientôt que Mrs Finch perdait régulièrement sa demi-heure tous les jours, et qu'elle ne réussissait jamais à regagner le temps perdu, comme elle venait de me l'avouer.

– Je comprends, madame : les soucis d'une nombreuse famille...

– Ah ! nous y voilà... (C'était l'expression favorite de Mrs Finch.) Le matin, mon mari se lève et descend jardiner. Il faut débarbouiller les enfants, et si vous saviez comme on gaspille son temps dans la cuisine, mon Dieu ! Finch rentre sans prévenir personne et demande son petit déjeuner. Bien sûr, je ne peux pas abandonner le bébé. Bon, encore une demi-heure de perdue, et le moyen de la rattraper, je vous assure que je l'ignore.

À ce moment de notre conversation, le bébé montra par des signes évidents que son petit estomac avait absorbé plus de lait qu'il n'en pouvait supporter. Je pris le roman, tandis que Mrs Finch cherchait son mouchoir – d'abord dans la poche de son peignoir, puis dans toute la pièce.

À ce moment critique, on frappa. Une femme âgée entra, qui contrastait favorablement avec tout ce que j'avais vu de la famille. Elle était simplement mais proprement mise, et me salua avec toute la politesse d'une créature civilisée.

– Pardon, madame, me dit-elle, ma jeune maîtresse n'apprend votre arrivée qu'à l'instant. Veuillez me suivre.

Je regardai Mrs Finch. Son mouchoir enfin retrouvé avait fait disparaître toute trace de la gloutonnerie du nourrisson. Je lui tendis respectueusement le roman.

– Merci, me dit-elle, je trouve que ces ouvrages me reposent l'esprit. En lisez-vous, vous aussi? Faites-moi souvenir de vous prêter celui-ci demain.

Je me retirai en la remerciant. Sur le pas de la porte, je saluai la maîtresse de maison. Elle avait repris sa promenade dans l'appartement, tenant toujours son bébé d'une main et son livre de l'autre, tandis que son peignoir en basin balayait le plancher derrière elle.

En haut de l'escalier, nous entrâmes dans un couloir blanchi à la chaux et percé de portes peintes en gris. Je supposai qu'elles conduisaient aux chambres à coucher.

Ces portes s'ouvrirent l'une après l'autre sur notre passage, et j'aperçus des marmots qui nous regardaient furtivement, criaient à ma vue, puis les refermaient bruyamment en faisant claquer le battant.

Je demandai à mon guide combien d'enfants avait Mrs Finch.

La bonne vieille s'arrêta et réfléchit un instant.

– En comptant le bébé, deux couples de jumeaux et un enfant prématuré, né faible d'esprit, elle en a quatorze en tout.

Je considère les prêtres, les rois et les capitalistes comme les ennemis de l'humanité; mais je ne pus me défendre d'un certain intérêt pour le révérend Finch, et me demandai s'il n'enviait pas parfois la condition des prêtres catholiques, auxquels l'Église a fort heureusement défendu le mariage. Je me faisais cette réflexion lorsque mon guide prit une clef et ouvrit une lourde porte en chêne, à l'extrémité du couloir.

– On doit tenir la porte constamment fermée à cause des enfants, m'expliqua-t-elle; sans quoi, ils envahiraient à toute heure cette aile réservée de la maison.

Ce que j'avais vu de toute cette marmaille me fit regarder ladite porte avec un profond sentiment de respect et de vénération.

Après avoir tourné à angle droit, nous entrâmes dans le corridor voûté de la partie ancienne de la demeure.

D'un côté, les croisées à baies profondes, garnies de pots de fleurs, donnaient sur le jardin. De l'autre, le vieux mur était tendu gaiement d'un tissu clair, les portes peintes en blanc et rehaussées de moulures dorées. Un tapis aux couleurs brillantes, dont je remarquai aussitôt l'origine sud-américaine, recouvrait le parquet. Le plafond était bleu clair, bordé de fleurs peintes. Il n'y avait pas une seule couleur foncée dans tout l'appartement.

En face de la porte, une silhouette solitaire, vêtue d'une robe d'une blancheur immaculée, se penchait au-dessus des fleurs de la fenêtre. C'était la jeune aveugle que je devais consoler dans sa nuit éternelle. Les braves gens des villages des South Downs compatissaient à son malheur et avaient ajouté un qualificatif à son nom : ils l'appelaient la « pauvre Miss Finch ». Quant à moi, elle restera dans mon souvenir par le prénom gracieux qu'elle portait, et je ne la nommerai plus désormais que Lucilla.

Quand je l'aperçus pour la première fois, elle était occupée à enlever les feuilles fanées de ses fleurs. Son oreille délicate distingua le bruit insolite de mes pas bien avant que je me fusse approchée d'elle. Elle leva la tête et s'élança à ma rencontre ; une légère et fugitive rougeur apparut sur son visage, puis s'évanouit presque au même instant. J'avais naguère visité le musée de peinture de Dresde. Plus elle se rapprochait, plus cette jeune fille me rappelait d'une manière frappante le joyau de cette magnifique collection : l'incomparable Madone de saint Sixte. Le front large et modelé, le galbe délicat du bas de la figure, les lèvres pleines de tendresse et de sensibilité, les cheveux et jusqu'au teint, tout rappelait fidèlement, de manière saisissante, l'exquise créature du tableau de Dresde. Ce n'était qu'au regard fatidique que s'arrêtait la ressemblance. On ne reconnaissait plus les yeux

divins de la Vierge de Raphaël dans cette copie vivante que j'avais devant moi. Lucilla, ma chère aveugle, n'avait aucun défaut dans les traits, rien qui pût inspirer un sentiment de répulsion. Mais ses pauvres yeux éteints restaient fixes et sans expression, voilà tout. Au-dessus, au-dessous et autour d'eux, jusqu'au bord même des paupières, on voyait la beauté, le mouvement, la vie – mais *dans* l'œil même, la mort ! À part cette navrante cécité, je n'ai jamais vu de plus charmante créature. Aucun autre défaut en elle. Elle avait la jolie taille, l'harmonieuse silhouette, la finesse des membres inférieurs qui suffisaient à rendre gracieux les moindres mouvements d'une femme. Elle possédait un timbre de voix délicieux, clair, gai, sympathique. Son sourire ajoutait au charme de sa belle bouche. Tout cela fit ma conquête avant même que j'eusse pu lui serrer la main.

– Ah ! ma chère, m'écriai-je étourdiment, que je suis contente de vous voir !

À peine eus-je prononcé ces paroles que j'aurais voulu me couper la langue pour lui avoir rappelé d'une manière si brutale qu'elle était aveugle.

À mon grand soulagement, elle n'eut pas l'air de s'apercevoir de ma bévue.

– Me permettez-vous, demanda-t-elle avec douceur, d'examiner vos traits à ma façon à moi ? – elle leva sa jolie main blanche. Voulez-vous me permettre de vous toucher la figure ?

Je m'assis aussitôt sur le bord de la fenêtre. Le bout de ses doigts parcourut tout mon visage. Par trois fois elle passa rapidement sa main sur moi, tandis que sa figure exprimait l'émotion d'une attente anxieuse.

– Parlez encore, me dit-elle tout à coup, en tenant sa main levée au-dessus de moi.

Je prononçai quelques paroles. Elle m'arrêta en m'embrasant.

– Je sais ce que je voulais savoir, s'exclama-t-elle avec joie. Votre voix raconte à mon oreille ce que vos traits racontent à mes doigts. Je suis sûre que je vous aimerai bien. Venez voir les appartements que nous allons habiter ensemble.

Comme je me levais, elle me prit par la taille, mais retira subitement son bras en secouant la main avec impatience, comme si quelque chose l'avait blessée.

– Une épingle? demandai-je.

– Non, non! me répondit-elle, ce n'est pas cela. Quelle est la couleur de votre robe?

– Violet foncé.

– Oh! je ne me trompais pas. Je vous en prie, ne portez pas ces couleurs-là. J'ai une horreur instinctive et irraisonnée pour tout ce qui est sombre. Chère madame Pratulungo, je vous en supplie, à l'avenir habillez-vous de clair, ne fût-ce que pour me faire plaisir!

D'une manière caressante, elle me passa son bras autour du cou, de sorte que sa main reposait sur mon col de lin blanc.

– Vous changerez de robe avant le dîner, n'est-ce pas? dit-elle tout bas. Permettez-moi de vous aider à déballer vos malles et de choisir moi-même la tenue que vous allez mettre.

Je compris alors la raison pour laquelle le corridor était décoré de couleurs éclatantes.

Nous entrâmes dans les appartements; la chambre à coucher de Lucilla et la mienne étaient séparées par un salon. Ces pièces répondaient bien à l'idée que je m'en étais faite: elles étaient partout égayées par des glaces, des dorures, une foule de bibelots attrayants. Elles ressemblaient bien plus à celles qu'on trouve dans mon heureux pays natal qu'à celles de la sobre et terne Angleterre. Mais ce qui me stupéfiait le plus, c'était que tous ces ornements aux couleurs vives fussent destinés au plaisir d'une jeune fille qui ne pouvait en jouir

par les yeux. L'expérience devait me démontrer par la suite que l'imagination des aveugles leur crée une existence hors du commun et qu'ils ont leurs fantaisies et leurs illusions absolument comme nous autres.

Pour satisfaire Lucilla et changer de robe, il me fallait mes malles. Je croyais savoir qu'elles étaient restées dans la voiture, que le jeune garçon avait conduite sous la remise avec le poney. Avant même que Lucilla eût eu le temps de sonner pour s'en enquérir, la personne âgée qui m'avait guidée – et qui nous avait quittées sans bruit pendant que nous causions dans le couloir – réapparut, suivie du petit domestique et d'un valet qui portaient mes bagages. Ils avaient aussi divers paquets achetés à la ville pour leur jeune maîtresse et un objet enveloppé dans un joli papier blanc qui me donna l'impression d'être un flacon pharmaceutique – et qui devait jouer son rôle dans les événements de la journée.

– Je vous présente ma vieille nurse, me dit Lucilla. Zillah sait faire un peu tout ; elle a même appris la cuisine dans un club de Londres. Vous me rendrez bien heureuse en l'aimant, madame Pratolungo. Vos malles sont-elles ouvertes ?

En me faisant cette question, elle se mit à genoux devant l'une d'elles. Aucune jeune fille jouissant de la vue n'aurait pris autant de plaisir à une distraction aussi insignifiante que celle de déplier des effets. Cette fois, cependant, sa merveilleuse délicatesse tactile lui fit défaut. J'avais deux robes d'un tissu absolument identique, mais de couleurs différentes ; elle prit la foncée pour la claire. Je m'aperçus qu'elle éprouva une vive déception lorsque je lui révélai sa méprise. L'expérience suivante lui rendit cependant confiance dans la sûreté de son toucher : elle découvrit les raies de couleur d'une jolie paire de bas que je possédais, et sa gaieté lui revint tout de suite.

– Dépêchez-vous de faire votre toilette, dit-elle en me quittant. Nous dînons dans une demi-heure et, pour fêter votre

arrivée, nous aurons des plats français. J'aime les bons petits dîners – je suis ce que vous appelez dans votre pays une *gourmande*¹. Voyez-en les tristes résultats ! dit-elle en portant la main à son joli visage. J'engraisse et je suis menacée d'un double menton – à vingt-deux ans. Quelle honte !

Sur ce, elle sortit. Telles furent mes premières impressions sur la pauvre Miss Finch.

IV

L'HOMME AU CRÉPUSCULE

Notre agréable dîner était depuis longtemps terminé. Nous avions ensuite, en femmes que nous étions, bavardé, bavardé à cœur joie de nos petites affaires. Le jour était à son déclin ; le soleil couchant jetait ses derniers rayons rougeoyants dans notre salle à manger lorsque Lucilla tressaillit, comme si elle se rappelait soudain quelque chose, et sonna. Zillah entra.

– Apporte la fiole du pharmacien, lui dit-elle. J'aurais dû m'en souvenir beaucoup plus tôt.

– Vas-tu la porter toi-même à Suzanne, ma chère enfant ?

La familiarité avec laquelle la vieille nurse s'adressait à sa jeune maîtresse était tellement étrangère aux habitudes anglaises que j'en éprouvai un vif plaisir. À bas ces distinctions diaboliques qui séparent les classes de ce pays – voilà mon opinion !

– Oui, je vais le faire.

– Veux-tu que je t'accompagne ?

– Non, je n'en vois pas la nécessité – puis, se tournant vers

1. En français dans le texte.

moi : Vous devez être trop fatiguée pour ressortir, après votre longue marche à travers nos collines ?

J'avais mangé et je m'étais reposée. Je lui répondis que j'étais prête à me joindre à elle.

Les traits de Lucilla s'épanouirent. Elle avait évidemment un bon motif pour attacher une aussi grande importance à mon consentement.

– Ce n'est qu'une visite à une pauvre femme du village. Elle a des rhumatismes. J'ai un onguent que je dois lui porter moi-même. Elle est vieille et entêtée. Si je le lui donne de ma main, elle aura foi dans ce remède. Mais si c'est une autre qui le lui porte, elle le jettera par la fenêtre. Avec notre longue et agréable conversation, j'avais complètement oublié la pauvre femme. Allons nous préparer.

Je venais à peine de refermer la porte de ma chambre lorsqu'on y frappa. Lucilla ? Non, c'était la vieille nurse qui entra sur la pointe des pieds avec un air de mystère, le doigt posé sur les lèvres en signe de discrétion.

– Pardon, madame, me dit-elle tout bas, je crois qu'il faut que vous sachiez que ma jeune maîtresse vous a priée de l'accompagner dans un but qu'elle cache. Elle brûle de curiosité – tout comme nous. Elle m'a emmenée hier soir pour se servir de mes yeux, et elle n'a pas été satisfaite du résultat. Aujourd'hui, elle va donc essayer les vôtres.

– Quelle est la cause de cette curiosité ? demandai-je.

– C'est bien naturel... la pauvre chère fille ! dit la vieille Zillah en continuant à suivre son idée sans répondre à ma question. Nous ne pouvons rien découvrir au sujet de ce jeune homme. Il se promène d'ordinaire à la brune. Vous êtes à peu près sûre de le rencontrer ce soir, et vous jugerez de la conduite qu'il faut suivre avec une jeune et innocente créature comme Lucilla.

En entendant ces singulières paroles, ma curiosité s'enflamma à son tour.

– Vous oubliez, ma bonne dame, que, étrangère à ce pays, je ne sais rien de ce qui s’y passe. Quel est ce jeune homme mystérieux dont vous parlez, et comment le nommez-vous ?

On frappa à la porte. Zillah me supplia à voix basse :

– Ne me trahissez pas, madame. Vous verrez par vous-même, c’est dans l’intérêt de ma jeune maîtresse que je vous en ai parlé.

Elle courut en boitillant ouvrir la porte à Lucilla qui m’attendait, coiffée d’un élégant chapeau de paille.

Nous traversâmes le jardin et nous franchîmes une porte pratiquée dans le mur de clôture pour aboutir au village.

Après la recommandation de la vieille nurse, je jugeai qu’interroger Lucilla reviendrait à semer la zizanie dans la maison dès le premier jour où j’y étais admise. Je résolus de rester vigilante et d’attendre les événements. En partant, je commis un autre impair en offrant à Lucilla de la conduire par la main. Elle éclata de rire.

– Ah ! chère madame Pratolungo, je connais mon chemin bien mieux que vous. Je parcours le voisinage dans tous les sens avec ce seul guide.

Elle me montra une élégante canne d’ivoire ornée d’un gland de soie de couleurs vives. Avec son petit chapeau coquettement posé sur sa tête, tenant d’une main sa canne, de l’autre son petit flacon, c’était bien le tableau le plus charmant et le plus original que j’eusse jamais vu depuis longtemps.

– Alors, lui dis-je en lui prenant le bras, c’est vous qui allez me conduire, ma chère.

Nous traversâmes le village. Mais, au lieu du personnage mystérieux se promenant au crépuscule, nous ne rencontrâmes que les rares paysans que j’avais déjà vus. Lucilla demeurait silencieuse – un silence qui me semblait suspect quand je me rappelais les paroles de Zillah. Elle me parut tendre attentivement l’oreille. Elle entra seule dans la chaumière de la malade tandis que j’attendais dehors. On accepta

sans peine l'onguent qu'elle apportait. Elle reparut au bout d'une minute, et ce fut elle, cette fois, qui me prit le bras.

– Si nous poussions un peu plus loin? demanda-t-elle. Il fait si bon respirer l'air du soir...

Le but de sa promenade, quel qu'il fût, se trouvait décidément au-delà du village. Dans la paisible solennité du couchant, nous suivîmes les sentiers solitaires qui serpentaient dans la vallée que j'avais parcourue le matin même. En arrivant devant la petite maison isolée dont je connaissais déjà le nom, je sentis sa main me presser le bras sans qu'elle s'en rendît compte.

«Ah! ah! me dis-je en moi-même, se pourrait-il que Brown-down fût pour quelque chose dans cette affaire?»

– La campagne est-elle bien déserte ce soir? me demanda-t-elle en indiquant de sa canne le paysage qui s'étendait devant nous.

C'était, selon moi, une manière indirecte de savoir si j'apercevais quelqu'un. Mais je n'avais pas à interpréter ses paroles tant qu'elle n'avait pas jugé bon de me confier son secret.

– Je trouve la vue magnifique, répondis-je simplement.

Elle redevint silencieuse et retomba dans sa méditation. Un nouveau détour du sentier nous montra alors un homme qui s'avavançait vers nous. Il était seul!

Je vis, lorsqu'il se rapprocha de nous, que nous avions affaire à un gentleman. Il était vêtu d'une jaquette de chasse en étoffe claire et d'un feutre à la mode italienne. De plus près, je constatai qu'il était jeune – et beau, mais d'une beauté un peu mièvre. À cet instant, le bruit de ses pas parvint à l'oreille de Lucilla. Elle rougit aussitôt et me serra de nouveau le bras involontairement. «Bon, me dis-je, nous voilà donc en face de ce personnage mystérieux contre lequel Zillah m'a mise en garde!»

Je sais apprécier, je n'ai pas honte de le reconnaître, la beauté chez un homme. Au moment où il nous croisait, je le

dévisageai. Je puis vous affirmer, la main sur le cœur, que je suis loin d'être laide. Pourtant, quand nos yeux se rencontrèrent, je vis ses traits se contracter, avec une expression qui me montra clairement que j'avais produit sur lui une impression désagréable. J'eus quelque difficulté à entraîner ma compagne, qui semblait vouloir s'arrêter, et je me hâtai pour m'éloigner rapidement de l'inconnu et lui faire comprendre que je considérais son changement d'attitude comme une impolitesse. Mais au bout d'un moment, j'entendis son pas derrière nous. Il avait fait demi-tour et nous suivait.

Il vint à moi et ôta son chapeau. Je me trouvai entre Lucilla et lui.

– Pardon, madame, me dit-il, mais je crois que vous avez regardé de mon côté.

Je sentis Lucilla tressaillir à la voix de l'inconnu. La main avec laquelle elle me tenait le bras se mit soudain à trembler d'une façon inexplicable. Dans la surprise que me causèrent ce mouvement et l'accusation abrupte d'avoir dévisagé un gentleman, je perdis ce qu'une femme perd le plus rarement – l'usage de ma langue.

Il ne me donna pas le temps de revenir de ma surprise. Du ton d'un homme parfaitement bien élevé, sans rien de bizarre ou d'extravagant dans son allure ni dans ses manières, il reprit la parole.

– Pardonnez-moi, poursuivit-il, si je vous pose une question aussi singulière. Vous êtes-vous trouvée par hasard à Exeter, le 3 du mois dernier ?

Je n'aurais pas été femme si à ce moment je n'avais pas recouvré la parole.

– Je n'ai jamais visité Exeter de ma vie, monsieur. Puis-je, à mon tour, vous demander le sens de cette question ?

Au lieu de me répondre, il se mit à examiner Lucilla.

– Je vous prie de m'excuser encore une fois. Mais peut-être que Miss...

Il allait évidemment demander si Lucilla avait été à Exeter, mais il se contenta. Passionnée par la conversation, elle s'était tournée vers lui. Il faisait encore assez clair pour qu'on pût lire dans ses yeux éteints le malheur qui les avait frappés. Lorsqu'il eut découvert la vérité, la curiosité insistante du jeune homme fit place à la compassion – je dirais presque à la douleur. Il ôta de nouveau son chapeau et me salua avec le plus profond respect.

– Je vous demande pardon, dit-il d'un ton très sérieux, et j'espère que mademoiselle voudra bien m'excuser. Si je vous en expliquais les raisons, ma conduite vous semblerait moins étrange. Je ne puis vous dire pourquoi, mais vous m'avez fait forte impression tout à l'heure en me regardant. Bonsoir.

Il s'éloigna en toute hâte, l'air troublé et honteux. Je répète que ses manières ne me parurent présenter rien d'excentrique ni d'extravagant. Un parfait gentleman, dans tous les sens du terme – voilà comment, sans exagérer, on pouvait le décrire.

J'examinai Lucilla; elle tenait ses yeux aveugles tournés vers le ciel et restait comme en extase.

– Quel est cet homme? lui demandai-je.

Ma question la ramena subitement sur terre.

– Oh! s'écria-t-elle d'un ton plein de reproche, sa voix résonnait à mon oreille, vous avez rompu le charme... Qui il est? ajouta-t-elle, en se répétant à elle-même ma question. Personne ne le sait. Décrivez-le-moi. Est-il beau? Comment pourrait-on ne pas être beau avec une voix pareille?

– Est-ce la première fois que vous entendez le son de sa voix? lui demandai-je.

– Oui. Il a passé près de moi hier, lorsque je me promenais avec Zillah. Mais il ne m'a pas adressé la parole. À quoi ressemble-t-il? Décrivez-le-moi, je vous en supplie.

La voix de Lucilla exprimait une impatience telle que je compris qu'il ne fallait pas plus longtemps plaisanter là-dessus.

La nuit tombait rapidement. Je crus sage de lui proposer de retourner à la maison. Elle y consentit, mais à condition que je l'entretiendrais de l'inconnu.

Sur tout le chemin du presbytère, elle me soumit à des interrogatoires et contre-interrogatoires, tel un témoin dont d'habiles avocats éplucheraient la déposition. Lucilla m'apparut, pour le moment du moins, contente du résultat de son enquête.

– Ah! s'exclama-t-elle en laissant échapper le secret que m'avait confié la nurse, vous au moins, vous savez vous servir de vos yeux. Ce n'est pas comme Zillah, qui n'a rien pu m'apprendre.

Quand nous fûmes de retour à la maison, sa curiosité prit une autre direction.

– Exeter? dit-elle en réfléchissant. Il a parlé d'Exeter. Je suis comme vous, je n'y suis jamais allée. Que dit-on d'Exeter dans les livres?

Elle envoya Zillah prendre un dictionnaire de géographie dans l'autre aile de la maison. Je suivis la brave femme dans le corridor, et je la rassurai à voix basse.

– J'ai gardé le secret sur ce que vous m'aviez raconté, lui dis-je. Comme vous l'aviez prévu, nous avons rencontré l'inconnu au crépuscule. Je lui ai adressé la parole, et je ressens une curiosité aussi vive que la vôtre. Allez me chercher ce livre.

Il faut l'avouer, Lucilla m'avait communiqué l'espérance que le dictionnaire de géographie pourrait nous mettre sur la voie pour élucider la singulière allusion de l'inconnu touchant le 3 du mois écoulé et cette extraordinaire affirmation concernant le sentiment pénible que je lui avais causé en le regardant. Tandis que Lucilla et la nurse, chacune de son côté, attendaient, haletantes d'émotion, j'ouvris à la lettre E. Je m'arrêtai au nom de la ville et je lus à haute voix la description suivante :

EXETER : ville, et port de mer, située dans le comté de Devon. Ancienne résidence des rois saxons de l'Ouest. Grand commerce avec l'intérieur et l'étranger. Population: 33 738 habitants. La juridiction criminelle du comté siège à Exeter au printemps et à l'automne.

– Est-ce là tout? demanda Lucilla.

Je fermai le livre et je lui répondis, à la manière du petit domestique, par ces trois monosyllabes :

– Ma foi oui.

V

L'HOMME AUX CHANDELLES

Il faisait à peine assez jour pour lire encore. Zillah alluma les bougies et tira les rideaux. Un silence qui indiquait une profonde déception régnait dans la chambre.

– Qui peut être cet homme? répéta Lucilla pour la centième fois. Et pourquoi votre regard l'a-t-il si fort impressionné? Expliquez-moi donc cela, madame Pratulungo!

À la dernière phrase concernant Exeter dans le dictionnaire, les mots *juridiction criminelle*, dont je ne comprenais pas bien la signification, me tracassèrent un peu. J'espère avoir fait la preuve que je connais suffisamment la langue anglaise. Mais mon savoir est quelque peu limité pour ce qui concerne les expressions judiciaires. Je demandai le sens de ces mots; on me dit qu'ils désignaient un tribunal qui se transportait successivement dans diverses parties de l'Angleterre pour juger les accusés. À peine eus-je appris

cela qu'il me vint une inspiration subite. L'inconnu qui nous intéressait tant n'était autre qu'un criminel échappé de la cour d'assises!

La bonne vieille Zillah se redressa subitement, et déclara que j'avais, comme on dit, découvert le pot aux roses.

– Dieu nous garde! s'écria-t-elle, j'ai oublié de verrouiller la porte du jardin!

Elle sortit précipitamment, craignant qu'il ne fût trop tard pour nous préserver du vol et de l'assassinat. Je jetai un coup d'œil sur Lucilla. Renversée sur sa chaise, elle souriait d'un air calme et dédaigneux.

– Madame Prato-lungo, fit-elle, voilà la première fois, depuis votre arrivée, que vous faites une réflexion stupide.

– Un instant, ma chère, m'écriai-je, vous avez déclaré qu'on ne savait rien sur cet homme. Vous voulez dire par là qu'on ne connaît aucun détail de nature à *vous* satisfaire. Il n'est pas tombé du ciel, assurément. On doit se rappeler à quelle époque il est arrivé dans le pays, et s'il y est venu seul. On doit savoir aussi comment et où il s'est procuré un logement dans le village. Avant d'admettre que ma supposition soit complètement erronée, je voudrais savoir ce que la curiosité publique a pu découvrir à Dimchurch au sujet de ce gentleman. Depuis quand est-il ici?

Lucilla ne parut pas d'abord goûter cette façon assez prosaïque d'envisager la question.

– Depuis une semaine, répondit-elle avec indifférence.

– Est-il venu comme moi en suivant les collines?

– Oui.

– Accompagné d'un guide, n'est-ce pas?

Lucilla se redressa subitement.

– Avec son frère, dit-elle. Son *jumeau*, madame Prato-lungo.

Je me redressai sur ma chaise. Le frère jumeau venait compliquer singulièrement la situation. Au lieu d'avoir affaire à

un seul criminel échappé de la cour d'assises, nous en avons deux!

– Comment ont-ils su se diriger dans ces parages? continuai-je.

– Personne ne le sait.

– Où se sont-ils arrêtés, une fois arrivés?

– Au *Cross-Hands*, le petit cabaret du village. L'aubergiste a fait part à Zillah de sa stupéfaction en constatant la ressemblance des deux frères – ressemblance si merveilleuse, même chez des jumeaux, qu'il est impossible de les distinguer l'un de l'autre. Ils sont entrés de grand matin dans la salle de l'auberge, vide de buveurs à ce moment-là, et ont eu à voix basse un entretien. Puis ils ont appelé le patron pour lui demander s'il pouvait leur louer une chambre. Vous avez dû vous apercevoir que le *Cross-Hands* n'est qu'un simple cabaret. Il en avait bien une, mais c'était un taudis indigne d'accueillir un gentleman. Cependant, un des deux frères l'a retenue.

– Qu'est devenu l'autre?

– Il est parti le jour même, bien à contrecœur. Leurs adieux furent des plus touchants. Celui qui nous a parlé ce soir a dû insister, l'autre refusait de le quitter. Ils ont pleuré tous les deux.

– Ils ont fait encore bien pis, dit la vieille Zillah qui rentrait à ce moment. J'ai été fermer en bas toutes les portes et les fenêtres. Il ne pourra pas entrer maintenant, s'il lui en prend la fantaisie.

– Qu'ont-ils donc pu faire de plus répréhensible que de pleurer? demandai-je à la nurse.

– Ils se sont embrassés! répondit-elle avec un air de profond dégoût. Deux hommes! Des étrangers, sûrement!

– Ce n'est cependant pas un étranger, lui dis-je. Ont-ils donné un nom?

– Celui qui est resté, dit Lucilla, a dit à l'aubergiste qu'il s'appelait Dubourg.

Cela me confirma dans l'idée que j'avais deviné juste. Dubourg est aussi commun dans mon pays natal que Jones ou Thompson en Angleterre – le genre de patronyme qu'emprunte un homme dans l'embarras. Avions-nous affaire à un criminel français ? Non, puisque son accent n'avait rien d'étranger. Il m'avait parlé dans l'anglais le plus pur, aucun doute à ce sujet. Mais il avait donné un nom français. Avait-il voulu insulter mon pays ? Je n'en doutai pas. Non content de s'être souillé d'innombrables crimes, il avait ajouté à la longue liste de ses atrocités une insulte à la France !

– Eh bien, repris-je, ce criminel inconnu se cache à l'auberge. Y est-il encore ?

– Dieu nous en garde ! s'écria la vieille nurse, il s'est fixé dans le voisinage. Il a loué Browndown.

Je me retournai vers Lucilla et hasardai une nouvelle conjecture :

– Browndown appartient forcément à quelqu'un. Aurait-il loué la maison sans prendre de renseignements ?

– Browndown appartient à un gentleman de Brighton, me répondit Lucilla. On lui a proposé pour caution le nom d'un des grands négociants de la City. Et le plus curieux, c'est que cet homme a répondu : « Je connais Mr Dubourg depuis sa jeunesse. Il a des raisons pour vouloir vivre dans une retraite totale. Je réponds de lui comme d'un homme honorable, auquel vous pouvez louer en toute confiance. Je ne peux vous en dire plus long. » Mon père connaît le propriétaire de Browndown, et voilà mot pour mot le renseignement qu'il a obtenu. N'est-ce pas bien fait pour piquer la curiosité ? Le lendemain, la maison a été louée pour six mois. Elle était misérablement meublée. Mr Dubourg a commandé à Brighton plusieurs objets dont il avait besoin. Outre des meubles, une grande caisse expédiée de Londres est arrivée chez lui aujourd'hui. Elle était si solidement clouée qu'on a dû faire venir le charpentier pour l'ouvrir. Cet homme a raconté qu'elle

était pleine de plaques d'or et d'argent, avec une boîte d'outils extraordinaires, dont l'usage lui était parfaitement inconnu. Mr Dubourg a tout stocké dans une chambre à l'arrière de la maison et a mis la clef dans sa poche. Il semblait satisfait ; il a sifflé un petit air et il a dit : « Enfin, j'ai mon affaire ! » C'est l'hôtesse du *Cross-Hands* qui nous a donné tous ces détails. Elle fait le peu de cuisine qu'il réclame, et sa fille se charge de son lit et du ménage. Elles vont chez lui le matin et reviennent à l'auberge vers le soir. Il n'a pas de domestique et reste seul dans la maison la nuit. N'est-ce pas singulier ? Un véritable mystère. Tout le monde y perd son latin.

– Je vous trouve bien bizarre, ma chère, de faire un mystère d'une chose aussi simple ! m'écriai-je.

– Comment, simple ? répliqua Lucilla, stupéfaite.

– Assurément ! Ces plaques d'or et d'argent, ces outils étranges, cette vie solitaire, ces domestiques que l'on renvoie le soir, tous ces indices tendent à démontrer la même chose. J'ai deviné juste : cet homme est un criminel en rupture de ban – il fabrique de la fausse monnaie. On l'a surpris à Exeter, il s'est échappé et il est venu ici pour recommencer. Faites comme vous l'entendrez. Si j'ai besoin de pièces, ce n'est pas dans le voisinage que j'irai en chercher.

Lucilla se laissa aller en arrière sur sa chaise. Je vis qu'elle me considérait, en ce qui concernait Dubourg, comme une personne obstinée et incorrigible, entichée d'une idée fausse.

– Un faux-monnayeur, recommandé par un des premiers négociants de Londres ! s'étonna-t-elle. Allons donc ! Nous commettons parfois bien des excentricités en Angleterre, mais laissez-moi vous dire, madame Pratolungo, qu'il y a une limite à notre folie nationale, et que cette limite, vous l'avez franchie ! Férons-nous un peu de musique ?

Elle prononça ces mots sur un ton un peu vif. Mr Dubourg était le héros de son roman d'amour. Elle m'en voulait – m'en

voulait énormément – d’essayer de le rabaisser dans son estime.

Néanmoins je persistai dans ma mauvaise opinion sur ce personnage. Comme j’aurais pu le lui dire, la question qui nous divisait était celle de croire ou de ne pas croire à la lettre du négociant de Londres. Pour elle, sa richesse était une garantie suffisante d’honorabilité. Mais pour moi, en bonne socialiste, c’était un mauvais point contre lui. Un capitaliste est un voleur tout autant qu’un faux-monnayeur. Que le capitaliste recommande le faux-monnayeur ou le faux-monnayeur le capitaliste, c’est pour moi blanc bonnet et bonnet blanc. Dans les deux cas, pour citer une excellente pièce anglaise, les honnêtes gens sont les coussins moelleux sur lesquels ces canailles viennent se prélasser et s’engraisser. J’avais ces belles paroles sur le bout de la langue. Mais hélas ! il était facile de voir que la pauvre enfant était imbue des étroits préjugés de sa classe. Pouvais-je, de gaieté de cœur, courir le risque d’un conflit le jour de mon arrivée ? Non, c’était impensable. J’embrassai ma jolie aveugle, nous nous installâmes ensemble au piano, et je remis à une occasion plus favorable la tâche de convertir Lucilla au socialisme.

Mieux aurait valu ne pas ouvrir l’instrument. Ce fut un fiasco complet.

Je faisais cependant de mon mieux. J’attaquai successivement Mozart, Beethoven, Schubert, Chopin. Elle s’efforça avec la meilleure volonté du monde de me prêter une oreille complaisante. Elle me remercia à plusieurs reprises. Je la priai de jouer à son tour, en choisissant des morceaux familiers qu’elle savait par cœur. En pure perte ! Rien ne pouvait chasser de son esprit le souvenir de cet affreux Dubourg. Elle essaya, réessaya – mais en vain. Ce soir-là, la seule musique était évidemment pour elle la voix de ce jeune homme, qui résonnait encore à son oreille. Je pris sa place et me remis à jouer. Soudain, elle repoussa mes mains du clavier.

– Zillah est-elle ici? demanda-t-elle à voix basse.

Je lui répondis qu'elle venait de sortir. Elle inclina sa charmante tête sur mon épaule et poussa un profond soupir.

– Je ne peux m'empêcher de songer à lui, s'écria-t-elle tout à coup. C'est la première fois de ma vie que je me sens malheureuse – non, c'est heureuse que je veux dire! Qu'allez-vous penser de moi, madame? Je ne sais ce que je dis. Pourquoi aussi l'avoir encouragé à nous adresser la parole? Sans vous, je n'aurais jamais entendu le son de sa voix.

Elle eut un léger frisson, releva la tête, et se calma. Une de ses mains se promena légèrement çà et là sur les touches.

– Cette voix charmante, cette voix si séduisante... murmurerait-elle d'un air rêveur tout en jouant.

Elle s'arrêta de nouveau et me prit la main. Puis elle dit, se parlant à elle-même aussi bien qu'à moi :

– Serait-ce là ce qu'on appelle l'amour?

Mon devoir d'honnête femme était tout tracé : il fallait lui répondre par un mensonge.

– Ce n'est rien, ma chère, qu'un peu trop d'agitation et de fatigue. Demain il n'y paraîtra plus. Pour aujourd'hui, vous serez ma petite fille. Allons, je vais vous coucher.

Elle céda avec un soupir de fatigue. Ah ! qu'elle était ravissante, vêtue seulement de son joli peignoir et disant sa prière à genoux près de son lit, la pauvre innocente !

Je suis, je l'avouerai, aussi prompte à aimer qu'à haïr. Quand je la quittai, ce soir-là, je ressentais pour elle presque autant de tendresse que si elle avait été mon enfant. À moins que vous ne soyez d'un aspect fort peu engageant, vous avez dû rencontrer vous aussi des gens qui vous mettent au courant de toutes leurs affaires personnelles, dans un wagon de chemin de fer ou à une table d'hôte. Quant à moi, je crois que je continuerai jusqu'à ma mort à me prendre d'affection subite pour certaines personnes inconnues. Infâme Dubourg ! Si j'avais pu, cette nuit-là, pénétrer à Browndown, j'aurais

pris plaisir à lui faire subir le châtement qu'une de mes Mexicaines, pendant mon séjour en Amérique du Sud, infligea à son ivrogne de mari – une espèce de colporteur qui vendait des fouets et des cannes. Une nuit, elle le cousit solidement dans ses draps, tandis qu'il cuvait son vin en ronflant; puis elle prit toute sa marchandise, posée dans un coin de la salle, et la brisa en mille morceaux sur son dos jusqu'à ce qu'il en fût couvert de la tête aux pieds.

Ne pouvant agir de même, je m'assis dans ma chambre pour réfléchir à la conduite à suivre dans le cas où l'affaire avec ce Dubourg irait plus loin.

Comme je l'ai déjà dit, Lucilla et moi avions perdu tout l'après-midi à ressasser, en femmes que nous étions, nos petites histoires. Vous serez plus à même de comprendre la nature de mes réflexions si je vous raconte les principaux détails que me donna Lucilla sur la position singulière qu'elle occupait dans la maison paternelle.

VI

UNE NICHÉE DE PINSONS

Selon mon expérience, on peut classer les familles nombreuses en deux espèces : celles dont les membres s'admirent mutuellement et celles dont les membres se détestent mutuellement. Je préfère la seconde. Les disputes s'y passent en famille, et elle a un mérite que n'offre jamais la première, celui de reconnaître parfois les qualités de ceux qui ne sont pas du même sang. Les familles vouées à l'admiration mutuelle de leurs membres manifestent sans exception une vanité insupportable. Vous arrive-t-il d'y dire que Shakespeare est le type même du génie? Une des filles ne

manquera pas de vous faire comprendre que vous auriez beaucoup mieux choisi en prenant pour exemple son « cher papa ». Promenez-vous en compagnie d'un membre masculin de cette même famille et dites d'une femme qui passe « Comme elle est charmante ! », votre naïveté fait sourire votre compagnon, qui vous demande si vous avez jamais vu sa sœur en toilette de bal. Dans cette catégorie, on ne peut se séparer sans s'écrire tous les jours. On vous lit des passages de lettres en vous disant : « Trouvez-nous donc un écrivain de cette force ! » On y parle d'affaires personnelles en votre présence, comme si elles devaient vous intéresser aussi. On s'y lance à table des plaisanteries familières par-dessus votre tête, et on s'étonne si vous ne riez pas. Dans l'intimité de ces gens-là, les sœurs ont l'habitude de s'asseoir sur les genoux des frères, les maris demandent publiquement des détails sur les indispositions de leurs chères moitiés aussi tranquillement que s'ils étaient enfermés dans leur chambre. Quand nous serons arrivés à un degré de civilisation plus élevé, l'État devra fournir des cages pour ces êtres insupportables et faire apposer aux coins des rues des écriteaux ainsi conçus : « Se méfier du numéro 12, perchoir d'une famille atteinte d'admiration mutuelle ! »

J'appris par Lucilla que le clan prolifique des Finch appartenait à la seconde espèce. À de rares exceptions près, les membres de cette famille ne s'adressaient même pas la parole. Certains vivaient séparés depuis des années sans avoir une seule fois confié à la poste de Sa Majesté le plus léger témoignage d'affection.

Le révérend Finch avait épousé en premières noces une Miss Batchford. Cette jeune personne n'avait plus qu'un frère et une sœur, qui se montrèrent très hostiles à son choix. Ils déclarèrent en cette circonstance que les Finch étaient d'un rang inférieur à celui des Batchford. Je me moque bien, pour ma part, de ces méprisables distinctions ! Néanmoins, l'union

projetée eut lieu, mais sans le frère et la sœur, qui refusèrent d'assister à la cérémonie. Première brouille.

Lucilla fut le fruit de ce mariage. Le frère aîné de Finch, fâché avec toute sa famille, proposa, avec une charité bien chrétienne, que l'on se réconciliât devant le berceau de l'enfant. Les Batchford acceptèrent avec magnanimité. Première réconciliation.

Le temps s'écoula. Le révérend, qui desservait une pauvre cure, près d'une grande ville ouvrière, eut un jour besoin d'argent et s'octroya la liberté de prier son beau-frère de lui en prêter. Batchford, qui était riche, trouva naturellement que pareille demande était une insulte. Miss Batchford prit fait et cause pour son frère. Seconde brouille.

Le temps s'écoula encore. Mrs Finch mourut. Le frère aîné de Finch, toujours à couteaux tirés avec le reste de sa famille, fit une seconde proposition toujours pleine de charité chrétienne, celle de se serrer la main et de tout oublier sur la tombe de l'épouse défunte. Les Batchford, plongés dans l'affliction, acceptèrent encore. Seconde réconciliation !

Par la suite, Finch, veuf avec une seule fille, fit la connaissance d'un habitant de la grande ville voisine de sa cure ; lui aussi était veuf avec une fille. Il appartenait à la secte des baptistes, et faisait de la cordonnerie et du radicalisme. Finch, toujours dans la gêne, goba tout et épousa la fille avec une dot de trois mille livres. Ce mariage lui aliéna à jamais non seulement les Batchford, mais aussi son frère aîné, le conciliateur. Ce parfait chrétien, qui avait déjà rompu avec le reste de sa famille, refusa dès lors de parler à son frère. Finch se trouva donc abandonné de tout le monde. Chaque année, sa seconde épouse fournit une occasion de réconciliation devant un berceau – et parfois devant deux. Fécondité méritoire, mais vaine ! On ne put obtenir qu'une sorte de compromis. Lucilla, complètement noyée au milieu de l'envahissante nouvelle progéniture du pasteur, pourrait aller

rendre visite, à certaines époques de l'année, à son oncle et à sa tante maternels. Cette pauvre enfant, douée d'une bonne vue à sa naissance, fut atteinte vers un an d'une cécité incurable. Autrement, c'était tout le portrait de sa mère. Le vieil oncle, resté garçon, et sa vieille sœur, restée fille, conçurent une extrême affection pour l'enfant. « Notre nièce Lucilla, disaient-ils, comble nos plus chères espérances. C'est une vraie Batchford, elle n'a rien des Finch ! »

Le père de Lucilla, promu entre-temps pasteur de Dimchurch, les laissait dire. Il se contentait d'affirmer : « Attendez un peu, tout cela nous rapportera de l'argent. »

Et vraiment Finch en avait besoin ! Songez à sa prolifique Mrs Finch qui remplissait un nouveau berceau chaque année, au point que le médecin, lassé, s'était un jour écrié : « On se trompe en prétendant que tout en ce monde a une fin ; la fertilité de Mrs Finch ne connaît aucune limite. »

Lucilla avait grandi ; ce n'était plus une enfant, mais déjà une femme. Elle avait vingt ans lorsqu'elle hérita enfin de l'argent que son père espérait.

L'oncle mourut célibataire. Il partagea sa fortune entre sa sœur et sa nièce. Lucilla devait avoir, à sa majorité, quinze cents livres de revenu annuel – sous certaines conditions, longuement énumérées dans le testament. La première interdisait à Finch toute prétention, quelles que fussent les circonstances, à toucher légalement un *farthing*¹ de cet argent ; la seconde stipulait que Lucilla devait, tant qu'elle resterait fille, quitter chaque année la maison de son père pour passer trois mois chez sa vieille tante.

Le testament expliquait du reste, en termes clairs et nets, les raisons de cette dernière condition. « Je meurs comme j'ai vécu, écrivait l'oncle Batchford, tory et membre de la Haute Église. Le legs que je fais à ma nièce ne sera valable qu'à la

1. Quart de penny.

condition expresse qu'à certaines époques de l'année on la soustraira aux influences radicales et dissidentes auxquelles elle est exposée sous le toit paternel, pour la confier à une Anglaise bien née, ayant éducation et naissance et professant les meilleurs principes», etc. Vous imaginez ce que dut ressentir Finch, assis à côté de sa fille avec toute la famille, lorsqu'on lut ce paragraphe. Il se leva et, en véritable Anglais qu'il était, il prononça ce discours :

« Mesdames et messieurs, j'avoue que j'appartiens au parti libéral et que les parents de ma femme sont des dissidents. Eh bien ! pour vous montrer les principes que j'enseigne à ma famille, permettez-moi de vous informer que j'octroie à ma fille permission pleine et entière d'accepter ce legs et que je pardonne à son oncle. »

Sur quoi il sortit en donnant le bras à sa Lucilla. Il en avait entendu assez pour être sûr qu'elle aurait, tant qu'elle resterait fille¹, la jouissance pleine et entière de ce revenu de quinze cents livres. Avant même d'être de retour à Dimchurch, il avait imaginé un petit arrangement qui donnait à sa Lucilla son indépendance dans le presbytère, et qui lui permettait d'empocher tous les ans cinq cents livres – contribution de Miss Finch aux frais généraux de la maison.

Je regrettai vivement, en apprenant ces détails, que Finch ne fût venu s'adjoindre à mon pauvre Pratolungo et à moi en Amérique du Sud. Avec un libéral de cette trempe pour nous conseiller, notre trio aurait pu faire triompher la cause sacrée de la liberté sans qu'il nous en coûtât un farthing !

L'aile ancienne de la maison, depuis longtemps inhabitée, fut réparée et meublée – aux frais de Lucilla, bien entendu. Pour son vingt et unième anniversaire, les travaux furent ache-

1. Avant le *Married Woman's Property Act* de 1870, les biens d'une jeune Anglaise devenaient automatiquement la propriété de son époux lorsqu'elle se mariait.

vés; un premier versement fut effectué; et la fille se retrouva locataire indépendante dans la maison paternelle!

Pour vous faire comprendre toute l'habileté de Finch, il est nécessaire d'ajouter que Lucilla avait montré en grandissant une répugnance de plus en plus marquée pour la vie de famille. Le tumulte des enfants était pour la jeune aveugle un tourment continu. Sa belle-mère et elle n'avaient aucun atome crochu. Il en allait à peu près de même pour ses relations avec le pasteur. Lucilla, il est vrai, se montrait compatissante pour sa pauvreté, et montrait la patience et le respect qu'une fille doit à son père. Mais quant à ressentir pour lui une vénération et une affection sincères, inutile d'en parler. Ses plus heureux moments étaient ceux qu'elle passait auprès de sa tante et de son oncle, et elle avait chaque année prolongé de plus en plus son séjour chez les Batchford. Si le révérend Finch, en faisant appel aux bons sentiments de sa fille, n'avait eu l'habileté de lui assurer une position indépendante tout en la gardant sous son toit, elle serait allée, à sa majorité, demeurer à plein temps chez sa tante, ou bien elle se serait trouvé un logement personnel. En fait, le pasteur, par un compromis acceptable pour les deux parties, s'assurait ses cinq cents livres annuelles tout en continuant à surveiller sa fille. Car, notez-le bien, la seule menace terrifiante qui pesât sur lui dans l'avenir, c'était un possible mariage de Lucilla!

Telle était la singulière position qu'occupait cette intéressante jeune fille dans la maison paternelle lorsque j'y entrai.

Jugez donc l'étendue de ma perplexité quand je me rappelai ce qui s'était passé le soir de mon arrivée et me demandai quelle conduite suivre à l'égard du mystérieux inconnu. Je ne voyais dans Lucilla qu'une pauvre jeune fille solitaire, rendue désespérément dépendante par sa cécité et n'ayant, dans son triste état, ni mère, ni sœur, ni amie auprès desquelles elle pût trouver protection et conseils. J'avais, il est vrai, produit tout

de suite sur elle une impression favorable ; nous nous étions aussitôt prises d'amitié l'une pour l'autre. Je l'avais accompagnée dans sa promenade du soir, sans soupçonner du tout ce qui se passait dans son esprit. Et c'était par accident, en poussant un inconnu à me parler en sa présence pour la première fois, que j'avais décuplé l'intérêt qu'elle ressentait pour lui. Puis, dans un moment de surexcitation nerveuse, et au désespoir de trouver une autre confidente, la pauvre aveugle solitaire m'avait ouvert son cœur. Que devais-je faire ?

Si Lucilla avait ressemblé à n'importe quelle autre jeune fille, l'aventure aurait été tout simplement ridicule.

Mais tel n'était pas le cas.

Une impitoyable fatalité force l'esprit de l'aveugle à se replier en lui-même. Il vit très loin de nous – oui, si loin ! – dans un monde ténébreux dont nous n'avons pas idée. Quelle consolation pouvait donner à Lucilla ce monde extérieur inconnu ? Aucune ! Elle avait le triste privilège de pouvoir concentrer sans cesse sa pensée sur l'être idéal de ses rêves. Si bref qu'il eût été, l'unique contact qu'elle avait eu avec cet homme – par sa belle voix – laissait libre cours à son imagination dans les ténèbres immuables de sa vie. Quelle situation ! Je frémis quand j'y pense. Oh, je sais bien qu'il ne serait pas difficile de l'envisager sous un tout autre jour – de rire de la folie d'une jeune fille qui rêve sur le premier venu, dont elle s'est éprise rien qu'en l'entendant parler ! Mais il faut considérer qu'elle est aveugle, qu'elle vit continuellement dans un monde irréel, qu'elle n'a personne à demeure qui puisse exercer sur son esprit une saine influence. N'est-ce pas là une situation propre à éveiller la pitié ? Moi-même, qui appartiens à cette nation française si insouciante, si portée à rire de tout, je vous avouerai qu'en me peignant le soir devant mon miroir je trouvais mon visage bien grave et bien vieilli.

Je jetai un coup d'œil à mon lit. « Bah ! me dis-je, à quoi bon me coucher ? »

Lucilla n'avait de comptes à rendre à personne. Elle pouvait fort bien aller faire une autre promenade, et cette fois toute seule, du côté de Browndown, et se mettre ainsi à la merci d'un inconnu qui pouvait, vu ce que j'en savais, n'être qu'un individu malhonnête ou un intrigant. Mais quelle était ma position auprès de Lucilla ? Je n'étais, après tout, que sa dame de compagnie. Je n'avais aucun droit de me mêler de ses problèmes. Et cependant, si un incident fâcheux survenait, on ne manquerait pas de m'en rendre responsable. Il est si facile de dire : « Vous auriez dû faire quelque chose. » À qui m'adresser ? La bonne vieille nurse n'était qu'une domestique. Devais-je consulter la dame lymphatique au bébé dans une main et au roman dans l'autre ? Absurde ! Inutile de songer à la belle-mère. Son père ? D'après ce que j'avais entendu raconter, je n'avais guère confiance dans une intervention efficace du révérend Finch pour une histoire de cette nature. Mais après tout c'était le père de Lucilla ; je crus bon de sonder prudemment le terrain. J'allai donc à la rencontre de Zillah, dont j'avais entendu le pas dans le corridor. Je mentionnai le maître de maison, lui demandai pourquoi je ne l'avais pas encore vu.

— Pour une bonne raison, me répondit-elle, il est parti chez un ami, à Brighton.

On était un mardi ; on attendait son retour pour le jour du sermon, c'est-à-dire le samedi.

Je m'en retournai à ma chambre d'assez mauvaise humeur. Dans cet état, mon esprit travaille avec une étonnante facilité. J'eus une nouvelle inspiration. Ce soir, Mr Dubourg s'était permis de m'adresser la parole. Bien ! Je décidai de me rendre seule à Browndown le lendemain matin et d'user du même procédé.

Cette résolution me fut-elle uniquement inspirée par l'intérêt que je ressentais pour Lucilla ? Ou ma curiosité constamment en éveil m'influçait-elle à mon insu ?

Toujours est-il que j'allai me coucher sans me poser ce genre de question. Je vous recommande d'en faire autant pour bien dormir.

VII

L'HOMME AU GRAND JOUR

Avant de souffler ma bougie, j'aurais dû prier Zillah de me réveiller de bonne heure. Je crus cependant pouvoir me passer de cette précaution.

Je me retournai longtemps dans mon lit sans fermer l'œil. Vers le matin, je m'assoupis d'un sommeil agité. Puis je finis par dormir profondément. Quand j'ouvris les yeux, je fus bien étonnée de voir qu'il était dix heures.

Je sautai à bas du lit et je sonnai la vieille nurse pour lui demander si Lucilla se trouvait chez elle.

– Non, me répondit-elle, elle vient de partir pour une petite promenade.

– Seule ?

– Oui, seule.

– Et dans quelle direction ?

– En remontant la vallée, vers Browndown.

J'en conclus tout de suite que Lucilla avait profité des heures précieuses de la matinée que j'avais gaspillées en dormant pour s'en aller sans moi. Il ne me restait qu'à la rattraper au plus vite. Une demi-heure après je me mis en route, en prenant, comme vous pouvez bien le penser, la même direction qu'elle.

Un calme bucolique régnait autour de la petite maison solitaire. Je la dépassai pour m'engager un peu plus loin dans le sentier qui contournait la colline. On ne voyait âme qui vive.

Je rebroussai chemin pour pousser une reconnaissance du côté de Browndown. Montant le petit renflement de terrain sur lequel la demeure est bâtie, j'y arrivai par-derrière. Les fenêtres étaient grandes ouvertes. Je me mis à l'écoute. Sans aucun scrupule, sachez-le bien. Bah, dans un cas d'urgence, seule une idiote aurait pu en avoir ! J'entendis des voix par la fenêtre d'un des côtés de la maison. Je m'approchai sans bruit sur le gazon, et je reconnus distinctement le timbre de Dubourg. Une femme lui répondit. C'était Lucilla ! Je la prenais sur le fait.

– Merveilleux ! s'exclamait-il, on dirait que vous avez des yeux au bout des doigts. Touchez cet objet à présent. Pourriez-vous l'identifier ?

– C'est un vase de petite dimension, répondit-elle avec autant de tranquillité que si elle avait connu Dubourg (je vous en donne ma parole d'honneur) depuis de longues années. Un instant... De quel métal il est fait ? Argent ? Non, or. Est-ce vous qui l'avez ciselé, ainsi que le coffret ?

– C'est bien moi. N'est-ce pas un passe-temps singulier que la ciselure ? Un artiste que j'ai connu naguère en Italie m'a donné des leçons. J'y ai pris goût, et je ne m'en lasse pas. Au printemps dernier, pendant ma convalescence, j'ai façonné dans du métal brut le vase que vous tenez, avec toutes ses décorations.

– Encore un mystère qui se dévoile ! s'écria Lucilla. Je comprends parfaitement à présent pourquoi vous faites venir de Londres des plaques d'or et d'argent. Mais savez-vous la réputation qu'on vous a faite ? Certains vous soupçonnent de fabriquer de la fausse monnaie !

Ils se mirent à rire aux éclats, comme deux vrais enfants. Je vous assure que j'aurais bien voulu faire chorus ! Mais non. Ne devais-je pas, en femme respectable, me glisser un peu plus près pour épier si les rieurs ne se permettaient pas quelques familiarités ? La croisée était à moitié masquée par

un store vénitien. Je me plaçai derrière et me hasardai à jeter un coup d'œil furtif dans la chambre. Devoir pénible, mais nécessaire ! Lucilla était assise en face de Dubourg qui tournait le dos à la fenêtre. Toute rougissante de plaisir, elle tenait sur ses genoux un joli petit vase en or, sur lequel elle passait rapidement les doigts, exactement comme elle l'avait fait sur ma figure la veille au soir.

– Faut-il vous en décrire le décor ? poursuivit-elle.

– Vraiment ! vous le pourriez ?

– Vous allez en juger par vous-même. Il est couvert de feuilles avec des oiseaux nichés çà et là. Attendez un peu ! J'ai déjà, me semble-t-il, touché ce genre de feuilles contre le vieux mur du presbytère. Serait-ce du lierre ?

– Incroyable ! C'est bien du lierre.

– Quant aux oiseaux, reprit-elle, je ne serai contente que lorsque j'aurai découvert à quelle espèce ils appartiennent. Voyons, je crois avoir chez moi des oiseaux sculptés en argent qui leur ressemblent, mais en beaucoup plus gros, pour contenir le poivre, le sucre, le sel, la moutarde et ainsi de suite. J'y suis ! s'écria-t-elle d'une voix triomphante, ce sont des hiboux, de petits hiboux perchés sur des nids de lierre. Quel charmant travail ! Je n'avais jamais rien touché de semblable.

– Gardez-le ! Vous me ferez un grand plaisir et un grand honneur en l'acceptant.

Elle se leva et secoua la tête en signe de refus – sans néanmoins lui rendre le vase.

– Je pourrais l'accepter si j'avais l'honneur de vous connaître, lui répondit-elle. Pourquoi cacher qui vous êtes et vivre dans une pareille solitude ?

Le jeune homme se tenait devant elle tête baissée et laissa échapper un soupir amer.

– Je sais bien que je devrais m'expliquer, et je ne suis nullement surpris de paraître suspect au voisinage – il s'arrêta

un instant et ajouta avec vivacité : Je ne saurais pourtant vous l'avouer, à vous surtout.

– Et pourquoi donc ?

– Ne cherchez pas à le découvrir, je vous en prie !

Lucilla chercha du bout de sa canne en ivoire le bord de la table, et y posa le vase lentement – bien à regret.

– Adieu, monsieur Dubourg.

Il lui ouvrit la porte sans mot dire. Cachée contre le mur de la maison, je les vis tous deux passer le seuil et traverser le petit enclos qui se trouvait devant l'entrée. En arrivant sur la pelouse, Lucilla se retourna et s'adressa de nouveau au jeune homme.

– Si vous ne voulez pas me confier votre secret, demanda-t-elle, vous ouvririez-vous à quelqu'un d'autre, à une de mes amies ?

– De quelle amie voulez-vous parler ?

– De la dame que vous avez vue avec moi hier soir.

Il hésita un instant.

– Je crains bien de l'avoir blessée.

– Raison de plus pour vous expliquer avec elle. Si vos explications la satisfont, je pourrai sans crainte vous inviter à venir nous rendre visite. Il se pourrait même que j'accepte le vase.

Après cette invitation fort claire, elle lui serra la main avant de partir. Son parfait sang-froid, sa familiarité auprès d'un inconnu, ce mélange d'innocence et de témérité m'étonnèrent tellement que j'en restai pétrifiée.

– Je vous enverrai mon amie aujourd'hui même, reprit-elle d'un ton assez impérieux, en frappant le gazon de sa canne. J'exige que vous lui disiez toute la vérité.

Et, faisant signe au jeune homme de ne pas la suivre, elle reprit seule le chemin du village.

N'êtes-vous pas aussi étonné que moi de voir que l'infirmité de Lucilla avait eu un effet diamétralement opposé à

ce qu'on pouvait en attendre, et qu'au lieu de se sentir intimidée en présence d'un inconnu elle se montrait on ne peut plus hardie ?

Dubourg demeura immobile et la regarda s'éloigner. Je dois, en toute justice, reconnaître qu'il s'était montré, pendant cette entrevue, d'une déférence parfaitement respectueuse envers Lucilla. Toute la timidité avait été de son côté. Je portais une robe assez courte qui ne faisait aucun bruit sur l'herbe. Je longeai le mur et arrivai derrière lui sans qu'il s'en aperçût.

« Quelle charmante jeune fille ! » disait-il en la suivant des yeux tandis qu'elle s'éloignait.

À ce moment, je l'interrompis par un petit coup sec de mon ombrelle sur l'épaule.

– Monsieur Dubourg, lui dis-je, me voilà prête à entendre votre confession.

Il tressaillit violemment en me regardant, muet, consterné, rougissant et pâlisant tour à tour comme une jeune fille. Tous ceux qui connaissent les femmes comprendront que le trouble manifeste de ce jeune homme, loin de me radoucir, m'encouragea à le brusquer.

– Croyez-vous, monsieur, continuai-je, que dans la position où vous vous trouvez il soit honnête d'attirer chez vous une jeune fille qui ne vous connaît absolument pas et qui, vu sa triste infirmité, a droit à plus de respect et à plus d'égards qu'un gentleman n'en doit au beau sexe ?

Il rougit de nouveau, mais cette fois ce fut de colère.

– Vous êtes bien injuste envers moi, madame, de m'accuser d'avoir manqué de respect à cette demoiselle ! Je l'estime et je la plains bien sincèrement. Si elle est entrée chez moi, c'est l'effet d'un hasard. Je n'aurais pu agir autrement. Elle pourra d'ailleurs vous le confirmer elle-même.

Sa voix montait sans cesse – je l'avais profondément blessé. Quand je vis que c'était lui qui n'était pas loin de me brus-

quer, ai-je besoin d'ajouter que je changeai de tactique et essayai sans vergogne un ton plus poli ?

– Si j'ai été injuste envers vous, je vous en demande pardon. J'ajouterai seulement que je serais bien aise d'entendre de votre bouche quel a été ce hasard.

Ces paroles calmèrent sa dignité offensée. Il reprit des manières plus douces.

– À vous dire la vérité, me répondit-il, je dois la connaissance de cette jeune fille au méchant roquet de l'auberge ; il a suivi ma femme de ménage et il s'est mis à courir en aboyant derrière la demoiselle, qui passait par ici. Elle a eu peur ; après avoir chassé ce chien, je l'ai invitée à entrer, à s'asseoir et à se remettre de son émotion. Que trouvez-vous de blâmable dans tout cela ? Je ne nierai pas que je me suis senti pris d'un grand intérêt pour elle et que j'ai fait mon possible pour lui être agréable tout le temps qu'elle m'a fait l'honneur de rester chez moi. Êtes-vous satisfaite de ma justification ?

Cette fois, je fus bien forcée de reconnaître que je m'étais trompée et que j'avais eu un préjugé défavorable contre ce jeune homme. Il s'était expliqué en parfait gentleman.

Et puis, je le trouvais d'une beauté rare, quoiqu'un peu maniérée à mon goût ! Ses beaux cheveux châains frisaient naturellement. Ses yeux, du brun le plus clair que j'eusse jamais vu, avaient une charmante expression de douceur et de modestie. Il avait le teint d'une blancheur si pure qu'on eût cru celui d'une femme, ou du moins d'un jeune garçon. Du reste, il avait plutôt l'air d'un enfant que d'un homme : son visage lisse ne portait ni barbe, ni poils, ni moustache. Enfin, si on m'avait demandé son âge, j'aurais répondu qu'il était plus jeune que Lucilla – bien qu'il eût en réalité trois ans de plus.

– Nous avons fait connaissance d'une manière assez bizarre, répondis-je, et vous m'avez abordée hier d'un air si étrange que vous me pardonneriez si je vous ai parlé en termes un

peu vifs. Veuillez accepter mes excuses, et tâchons à l'avenir de nous montrer un peu plus aimables l'un envers l'autre. J'ai encore quelque chose à vous demander avant que nous nous quittions. Pourrais-je, sans vous sembler indiscreète, vous suggérer de m'inviter à mon tour à entrer chez vous pour m'asseoir un instant ?

Toute sa bonne humeur lui était revenue. Il se mit à rire et me précéda dans la maison.

Nous pénétrâmes tous deux dans la pièce que venait de quitter Lucilla, et nous nous installâmes près de la fenêtre – mais je m'arrangeai pour qu'il eût la lumière de face, en prenant le siège qu'il occupait quelques instants auparavant.

– Vous devinez sans doute, monsieur Dubourg, que j'ai parfaitement entendu ce que vous a dit Miss Finch en partant ?

Il inclina la tête en signe d'assentiment et se mit à jouer nerveusement avec le vase d'or que Lucilla avait laissé sur la table.

– Je voudrais savoir, puisque vous avez parlé de l'intérêt que vous ressentiez pour ma jeune amie, quelles sont vos intentions. Si cet intérêt que vous lui portez est d'une nature honorable, vous tâcherez de mériter mon estime en satisfaisant ma demande. Parlez-moi franchement, je vous prie. Viendrez-vous nous rendre visite en gentleman qui a su convaincre deux dames qu'elles peuvent le recevoir en bon voisin et en ami ? Ou dois-je prévenir le pasteur de Dimchurch du danger que court sa fille en permettant à un inconnu de s'insinuer dans ses bonnes grâces ?

Il posa le vase sur la table et devint pâle comme la mort.

– Si vous saviez toutes les souffrances que j'ai dû endurer... Si vous étiez passée par les épreuves que j'ai eu à subir...

Sa voix se troubla, ses doux yeux bruns se remplirent de larmes. Il baissa la tête et se tut.

Comme toutes les femmes, j'aime qu'un homme soit viril. Je

trouvai quelque chose de faible et d'efféminé dans la manière dont ce Dubourg accueillait ma mise en demeure. Bien loin d'exciter ma compassion, il fut à deux doigts d'encourir mon mépris.

– Moi aussi j'ai souffert, lui répondis-je, et j'ai enduré bien des misères. Mais il y a quelque chose qui nous distingue. Mon courage ne m'abandonne pas comme vous. À votre place, si je n'avais rien à me reprocher, je ne voudrais pas laisser peser sur moi le plus léger soupçon. Je me justifierais, à n'importe quel prix. J'aurais honte de pleurer et je m'expliquerais bien haut.

Il fut blessé au vif et se redressa de toute sa hauteur.

– Oui! s'exclama-t-il avec violence. Mais avez-vous eu, comme moi, des centaines d'yeux cruels et impitoyables braqués sur vous? Vous a-t-on partout montrée du doigt sans trêve ni merci? Avez-vous été mise au pilori par les journaux? La photographie vous a-t-elle fait, en exposant vos traits dans tous les magasins, une célébrité infâme?

Il se rejeta sur sa chaise en se tordant les mains avec fébrilité.

– Oh! la foule! l'horrible foule! poursuivit-il. Je ne puis échapper à ses regards ni me cacher, pas même ici. Vous-même, vous m'avez dévisagé comme les autres! s'emporta-t-il en se tournant vers moi avec une sorte de rage. Je m'en suis bien aperçu lorsque vous êtes passée près de moi hier soir!

– Je vous voyais, lui répondis-je, pour la première fois de ma vie. Et, qui que vous soyez, je ne connais même pas les portraits dont vous parlez. J'ai vécu, avant de venir ici, trop de malheurs et trop d'angoisses pour m'amuser à regarder des photographies dans des vitrines. Je ne sais même pas votre nom. Si vous avez un tant soit peu d'amour-propre, dites-moi qui vous êtes. Allons, monsieur, la vérité! Vous savez aussi bien que moi que vous en avez déjà trop dit pour reculer.

Je lui saisis la main. Son extraordinaire accès de colère avait

porté le comble à ma surexcitation : j'avais à peine conscience de mes actes et de mes paroles. En ce moment critique, nous étions fous de rage ; chacun de nous exaspérait l'autre. Sa main étreignit convulsivement la mienne, tandis qu'il me regardait d'un œil égaré.

– Lisez-vous les journaux ? me dit-il.

– Oui.

– N'auriez-vous pas vu par hasard...

– Le nom de Dubourg ? Jamais.

– Ce n'est pas mon véritable nom...

– Comment vous appelez-vous alors ?

Il se pencha soudain et me le dit tout bas à l'oreille.

Je tressaillis à mon tour, comme si la foudre m'avait frappée.

– Grand Dieu ! m'écriai-je, vous seriez celui qu'on a jugé pour assassinat le mois dernier, et qui a failli être pendu à cause du faux témoignage d'une pendule ?

VIII

LE FAUX TÉMOIGNAGE DE LA PENDULE

Nous nous regardâmes un instant sans parler ; nous avions besoin tous deux de nous remettre de notre émotion.

J'en profite pour répondre aux deux questions que vous ne manquerez pas de vous poser à ce moment : comment Dubourg en arriva-t-il à risquer sa tête dans un procès, et qu'avait à faire une pendule dans ce procès¹ ?

1. Collins semble s'inspirer ici du procès d'un certain James Rush, qui avait fait grand bruit en Angleterre en 1848. L'alibi de l'accusé (il s'agissait aussi d'une affaire de meurtre) était presque identique.

On trouvera cette réponse dans le fait divers que j'appelle « le faux témoignage de la pendule ».

En relatant brièvement cette curieuse affaire, que je trouve dans un compte rendu en ma possession, je continuerai à utiliser (comme du reste par la suite), pour désigner notre nouvelle connaissance, le nom de Dubourg. D'abord, c'était le nom de famille de sa mère, et il avait le droit de s'en servir à sa guise. Et puis notre petit drame de famille de Dimchurch remonte aux années 1858 ou 1859. Peu important les noms véritables, maintenant que tout appartient au passé. Nous avons commencé avec Dubourg, nous poursuivrons de même.

Un soir d'été, voici quelques années, on découvrit dans un champ situé près d'une cité de l'ouest de l'Angleterre un homme assassiné. Ce champ s'appelait le champ du Pardon.

L'homme était un petit entrepreneur dans la ville, où il jouissait d'une réputation un peu douteuse. Le soir du crime, un de ses parents éloignés, qu'un gentleman du voisinage employait comme régisseur, vint à passer près de là. Il aperçut un homme qui franchissait en hâte une petite barrière pour passer du champ à la route. Il reconnut Mr Dubourg.

Ils se croisèrent en chemin. Environ une demi-heure après, le régisseur revint sur ses pas. En atteignant la barrière, il entendit des clameurs et entra dans le champ pour savoir ce qui se passait. Il vit à l'autre bout du champ plusieurs personnes accourir vers un jeune garçon qui, debout près d'une étable, dans un coin éloigné de l'enclos, poussait des cris de terreur. À ses pieds gisait un homme couché à plat ventre, mort, le crâne défoncé. La montre de la victime pendait de sa poche, retenue par la chaîne. Elle s'était arrêtée – évidemment à la suite du choc – et marquait huit heures et demie. La montre et les autres objets de valeur n'avaient pas été dérobés. Le régisseur reconnut aussitôt l'entrepreneur.

Lors de l'enquête préliminaire, on considéra comme acquis que le coup mortel avait dû être donné à huit heures et demie, heure à laquelle s'était arrêtée la montre trouvée sur le cadavre.

Il s'agissait ensuite de savoir si on avait vu quelqu'un passer à cette heure près du champ du Pardon. Le régisseur vint alors déclarer qu'il avait aperçu Dubourg franchir en toute hâte la barrière qui séparait le champ de la route. On lui demanda s'il avait regardé sa montre. Il répondit qu'il ne l'avait pas fait, mais que, grâce à certains détails bien ancrés dans sa mémoire, il était convaincu qu'il ne se trompait pas sur l'heure. Malgré des interrogatoires pressants sur ce point capital, il s'en tint fermement à sa déclaration. À huit heures et demie, il avait vu Dubourg s'éloigner rapidement du champ. Or, la montre de la victime s'était arrêtée à huit heures et demie.

Avait-on vu une autre personne dans le champ ou près du champ à cette heure-là?

On ne put découvrir aucun témoin qui eût aperçu quelqu'un d'autre. L'instrument qui avait servi à perpétrer le crime n'avait pas été retrouvé. Puisqu'il était évident que le vol n'avait pas été le mobile du crime, savait-on si quelqu'un en voulait à la victime? Ce n'était un secret pour personne qu'elle fréquentait des hommes et des femmes équivoques; mais les soupçons ne purent se fixer d'une manière précise sur aucun ni aucune d'entre eux.

Au point où en était l'enquête, la justice dut se résoudre à exiger que le jeune Dubourg, qui vivait de ses rentes et jouissait dans la ville et dans le voisinage d'une excellente réputation de gentleman, vînt rendre compte de ses faits et gestes.

Il reconnut aussitôt avoir traversé le champ. Mais, contrairement à ce qu'affirmait le régisseur, il déclara avoir regardé sa montre juste au moment où il franchissait la barrière; selon lui, il était alors huit heures et quart précises. Cinq minutes

après, c'est-à-dire dix minutes avant l'heure de l'assassinat indiquée par la montre de la victime, il était allé rendre visite à une dame qui demeurait tout près du champ du Pardon ; au moment de la quitter, il avait de nouveau consulté sa montre : il était alors neuf heures moins le quart.

Il se disculpa en invoquant cet alibi, qui satisfit pleinement ses amis. Mais la justice, plus difficile, voulut entendre la déposition de la dame en question. En attendant sa comparution, on demanda simplement pour la forme à Dubourg s'il connaissait personnellement la victime.

Il avoua, en se troublant quelque peu, qu'un de ses amis lui avait recommandé cet homme pour lui confier quelques travaux. Voici, en substance, les faits qui ressortirent de l'interrogatoire qu'on lui fit subir à la suite de cette réponse.

La besogne avait été fort mal exécutée, l'entrepreneur avait demandé un prix exorbitant, Dubourg s'était récrié ; à la suite d'une vive altercation, où cet homme s'était montré d'une rare grossièreté, il l'avait saisi au collet et jeté à la porte en le traitant d'abominable escroc – il était hors de lui – et en le menaçant (ou à peu près) de « lui infliger une bonne correction » s'il avait le malheur de revenir près de chez lui. Quand il s'était calmé, il avait sincèrement regretté sa violence, et il jura qu'à partir de ce moment, c'est-à-dire six semaines auparavant, il n'avait plus adressé la parole à cet homme, et qu'il ne l'avait même pas revu.

L'enquête avait pris une fâcheuse tournure pour Dubourg – mais sans plus. N'avait-il pas, en effet, la ressource d'invoquer un alibi et la bonne réputation dont il jouissait ? Une issue favorable ne faisait de doute pour personne.

La dame à laquelle Dubourg avait rendu visite vint alors faire sa déposition.

Confrontée avec l'accusé et sommée de préciser l'heure à laquelle il l'avait quittée, elle réfuta ce qu'il avançait, en se basant sur l'heure indiquée par la pendule placée sur la

cheminée de son salon. Voici son témoignage. Elle avait, à l'arrivée de Dubourg, jeté un œil sur le cadran, en se faisant la réflexion qu'il était bien tard pour une visite. La pendule, réglée et mise à l'heure la veille par l'horloger qui la lui avait vendue, marquait neuf heures moins vingt-cinq. On avait prouvé, après en avoir fait l'expérience, qu'il fallait, en marchant d'un pas rapide, tout juste cinq minutes pour aller de la barrière à la maison de la dame. Deux témoins honorables étaient donc d'accord sur ce point important : le régisseur et la dame. On examina la pendule et on constata son bon fonctionnement. L'horloger qui l'avait fabriquée déclara qu'il en gardait la clef et qu'il n'y avait pas eu besoin de la remonter ou de la régler, puisqu'il l'avait fait de sa propre main la veille de la visite de Dubourg. Devant de telles affirmations, il fallut bien se rendre à l'évidence. On en vint à conclure que l'accusé était dans le champ au moment du meurtre ; qu'il avait eu peu auparavant – il le reconnaissait lui-même – une dispute suivie de voies de fait et de menaces avec l'entrepreneur ; et qu'enfin il avait fait une fausse déclaration sur l'heure de sa visite pour tenter de se ménager un alibi. On dut donc se résoudre à l'appeler à comparaître aux assises pour répondre de l'assassinat commis dans le champ du Pardon.

Les débats durèrent deux jours.

On ne découvrit entre-temps aucun fait nouveau important. L'interrogatoire des témoins suivit le même cours que pendant l'examen préliminaire – si ce n'est le soin plus minutieux que l'on mit à épilucher les témoignages. Dubourg avait deux avantages pour lui : d'abord d'avoir l'avocat le plus renommé du moment ; ensuite, de susciter la sympathie irrésistible du jury, qui n'avait qu'un désir, celui de voir son innocence établie. Mais au terme du premier jour, les dépositions accablaient tellement l'accusé que son défenseur perdit tout espoir de le sauver. Le second jour, lorsque le prévenu revint s'asseoir au banc des accusés, l'opinion de

la salle était unanime. Tout le monde disait : « Cette pendule causera sa perte. »

Il était à peu près quatorze heures, et la cour allait interrompre les débats pour une demi-heure, lorsque le mandataire de l'accusé tendit un papier à son avocat.

Celui-ci se leva, en proie à une émotion qui excita la curiosité de l'auditoire. Il demanda qu'on entendit sur-le-champ un nouveau témoin dont les déclarations étaient d'une telle importance pour l'accusé qu'on ne devait pas remettre d'un instant sa comparution devant la cour. Après une courte discussion entre le juge et les avocats des deux parties, il fut décidé que l'on poursuivrait l'audience sans interruption.

Le témoin qui se présenta, une jeune femme, paraissait relever de maladie. Elle était, à l'époque où le meurtre avait été commis, domestique chez la dame à laquelle l'accusé était allé rendre visite dans la soirée. Le lendemain, sa maîtresse lui avait permis – comme il avait été déjà convenu entre elles – de s'absenter pendant une semaine pour aller voir sa famille, qui demeurait dans l'ouest de la Cornouailles. Là-bas, elle était tombée malade et n'avait pu recouvrer ses forces à temps pour reprendre son service. Après cette première déposition spontanée, cette fille donna sur la pendule de sa maîtresse les singuliers détails que voici.

Le matin du jour de la visite de Dubourg, elle avait nettoyé le manteau de la cheminée. En l'époussetant avec son chiffon, elle avait heurté accidentellement le balancier, qui s'était arrêté. Une première fois déjà, sa maîtresse l'avait vivement réprimandée pour la même sottise. Craignant qu'elle ne lui retirât, pour la punir, la permission d'aller chez ses parents, et cela d'autant plus que la pendule venait d'être réglée la veille, elle résolut de remédier par elle-même, si c'était possible, à sa maladresse.

Après avoir cherché à tâtons le balancier dans l'obscurité, sans réussir à le remettre en marche, elle essaya de secouer

la pendule. Celle-ci était en marbre et ornée à son sommet d'un sujet en bronze ; elle la trouva si lourde qu'elle se mit en quête, pour y parvenir, d'un instrument quelconque qui pût lui servir de levier. Ce ne fut pas facile à dénicher. Ayant enfin trouvé ce qui lui convenait, elle imagina de soulever la pendule à quelques pouces de la cheminée et de la laisser retomber, dans l'espoir de la refaire marcher – ce qui arriva.

Ensuite, il fallait bien entendu remettre la pendule à l'heure. Elle rencontra alors un nouvel obstacle : la vitre qui protégeait le cadran n'était pas facile à ouvrir. Après avoir cherché en vain un outil pour l'y aider, elle emprunta au valet de chambre, sans lui dire ce qu'elle en voulait faire, un petit ciseau dont elle se servit pour forcer le couvercle – et avec lequel elle érafla sans le vouloir le bord en cuivre. Puis elle remit les aiguilles au jugé. Elle était troublée, craignant que sa maîtresse ne la surprît. Plus tard, dans la journée, elle s'aperçut qu'elle avait surestimé le temps qu'elle avait mis à réparer sa maladresse. En fait, elle avait donné à la pendule juste *un quart d'heure d'avance*.

L'occasion de réparer sa méprise sans être vue de personne ne se présenta que tard dans la soirée. Cette fois, elle remplaça les aiguilles à l'heure exacte. Elle jura qu'au moment de la visite de Dubourg la pendule avançait donc d'un quart d'heure. Elle marquait alors, comme l'avait du reste déclaré sa maîtresse, neuf heures moins vingt-cinq – alors qu'il n'était en réalité, comme l'affirmait Dubourg, que huit heures vingt.

Quand on demanda à cette femme pourquoi elle ne s'était pas présentée à la première enquête pour faire devant les magistrats cette déposition inattendue, elle répondit que, dans son village isolé de Cornouailles, où elle était partie le lendemain et où la maladie l'avait retenue depuis, personne n'avait entendu parler de l'enquête et du procès. Si elle déposait maintenant sous serment sur ces faits d'une importance capitale pour l'accusé, c'était grâce au frère jumeau de

Dubourg : il était venu la trouver la veille, l'avait interrogée au sujet de la pendule et, entendant ses déclarations, avait exigé qu'elle partît le lendemain même pour aller témoigner devant la cour.

Cette déposition eut une influence décisive sur l'issue du procès. La foule poussa un long soupir de soulagement lorsque la servante eut fini de parler.

Selon l'usage, on l'interrogea contradictoirement, et avec le soin le plus minutieux. On examina ses antécédents ; on rechercha et on retrouva les marques qu'elle déclarait avoir faites avec le ciseau sur le couvercle du cadran. Bref, à une heure avancée de la seconde journée, le jury prononça, sans se retirer, un verdict d'acquiescement. On peut affirmer, sans exagération, que le frère de Dubourg l'avait arraché à une mort certaine. Il avait été le seul à ne pas vouloir croire un seul instant à ce que disait la pendule – pour la simple raison qu'elle était le témoin qui accablait son frère ! À force de questionner sans cesse les gens, il avait fini par apprendre, au moment où commençait le procès, le départ de la servante. Et il était parti tout de suite pour retrouver cette fille qui ne soupçonnait rien, n'était au courant de rien, et lui poser la sempiternelle question dont il poursuivait tous les domestiques de la maison : « La pendule va conduire mon frère à l'échafaud. Pouvez-vous m'apporter un renseignement sur cette pendule ? »

Quatre mois après l'acquiescement, on découvrit la clef du mystère. Un des individus de mauvaises mœurs que fréquentait la victime avoua le crime sur son lit de mort. Il n'y avait rien d'extraordinaire ni d'intéressant dans les circonstances de l'assassinat. Le hasard qui avait mis l'innocent en danger avait assuré l'impunité au coupable. Une misérable créature, une querelle de jalousie, l'absence de tout témoin au moment du crime, telles étaient, en réalité, les circonstances très banales qui expliquaient le drame du champ du Pardon.